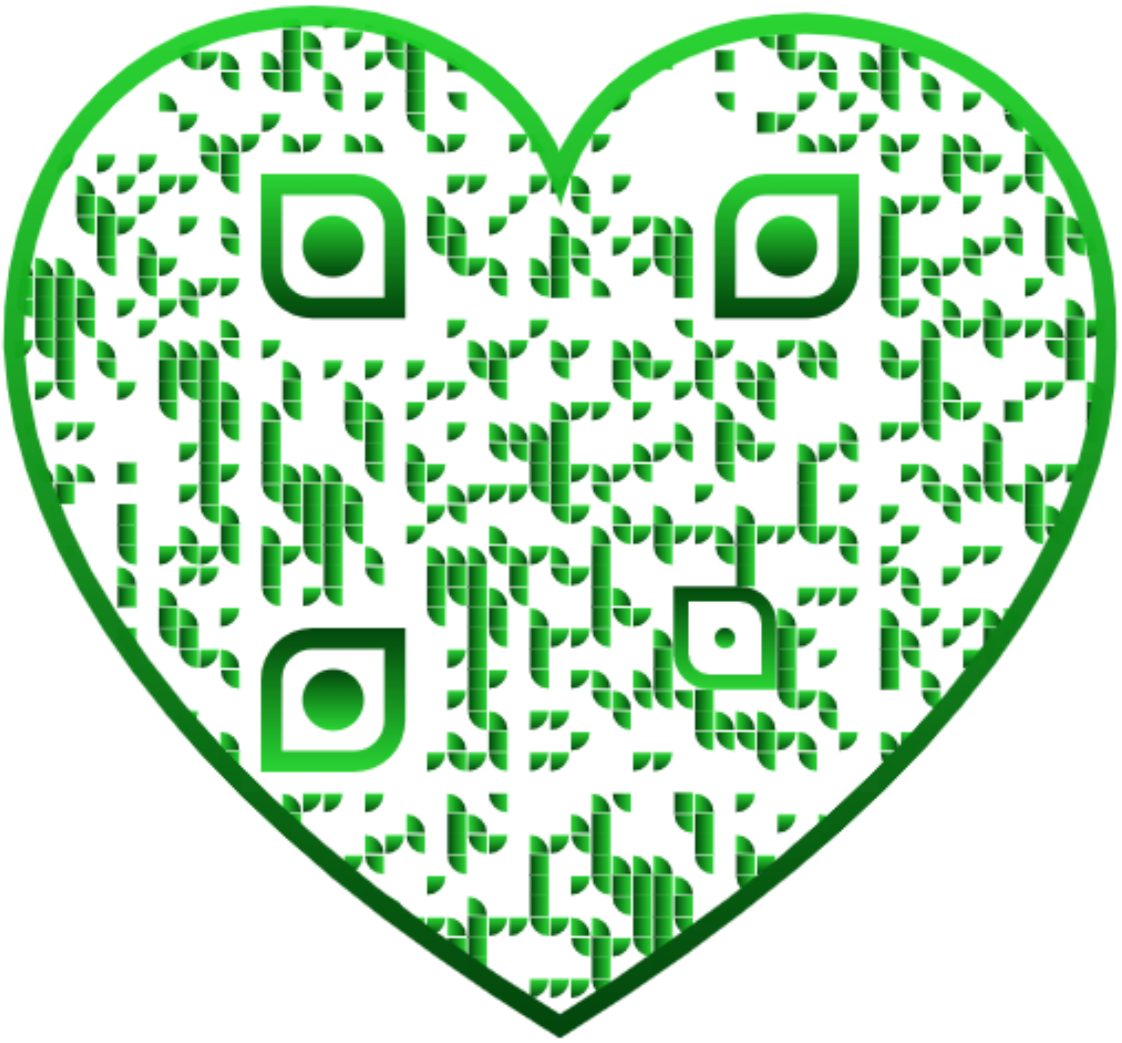
CATHERINE GRIVE

# C'EST BEAU DE MEN-TIR

roman SARBACANE



CATHERINE GRIVE

# C'EST BEAU DE MEN-TIR

Éditions Sarbacane
Depuis 2003

## De la même autrice

– *It* (Gallimard Jeunesse, 2019)
– *La fille qui mentait pour de vrai* (Le Rouergue, 2018)
– *Bandiya, la fille qui avait sa mère en prison* (Fleurus, 2018)
– *La plus grande chance de ma vie* (Le Rouergue, 2017)
– *Je suis qui je suis* (Le Rouergue, 2016)
– *Le bureau des objets perdus* (Le Rouergue, 2015)

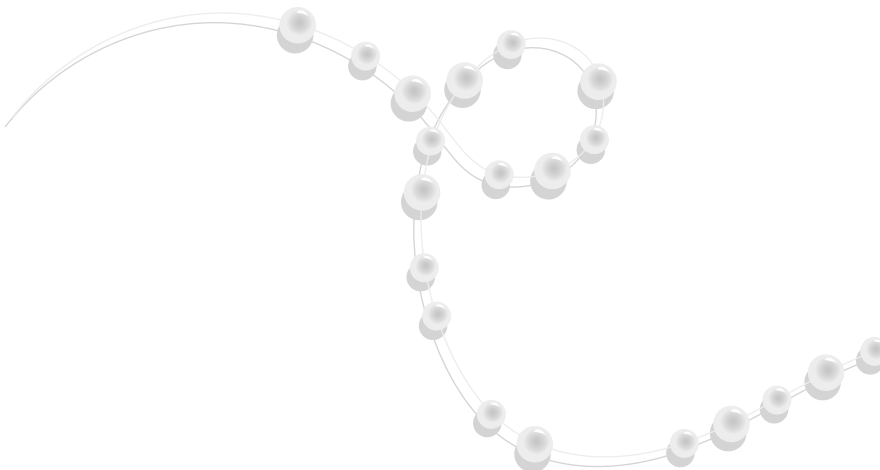
Bibliographie sélective

## Bande-son

– Efterklang, *Living Other Lives*
– Orelsan, *Excuses ou mensonges*
– Sam Cooke, *A Change Is Gonna Come*
– Lucky Love, *Je veux d'la tendresse*
– Mathieu Boogaerts, *Pourquoi pas*

*Je cherche un sentiment introuvable.*
Pamela Anderson

# PARTIE I



# 1

« La fureur d'être dans la vérité. »

Cette formule me trotte dans la tête depuis que j'ai vu un documentaire. Sur quoi, déjà ? Les lanceurs d'alerte ? Les dangers du sucre ? La vie de Jésus ? Je ne sais plus et de toute façon, je ne suis pas concernée. Moi, Lucile Tournemire, j'aime trop ça inventer, transformer, mystifier et je jouis déjà de ce qui m'attend. Dans deux heures, je fête mes quinze ans dans l'appartement des Walton, mes voisins, des propriétaires absentéistes comme la plupart des occupants de mon immeuble qui passent leur temps dans les cliniques esthétiques de Genève, les casinos de Monaco, les banques de New York. Je vais dire à mes potes, une vingtaine, que c'est chez moi. Moulures au plafond, miroirs piqués d'or, petit banc dodu dans le couloir, canapé d'angle design, œuvres d'art aux murs, ils ne capteront rien puisque c'est comme ça chez eux, ce qui est *exactement* ce que je veux.

# 2

Je branche le frigo en alu miroir quatre portes, tapote un canapé recouvert de soie, fais mine de repérer un grain de poussière avant de disposer dans le salon une photo de moi enfant, lançant des pétales sur une nappe blanche. Dans la chambre des parents, lui banquier américain, elle actrice sur le déclin, j'en mets une autre, on m'y voit plongeant dans une piscine de ballons. Dans celle de leur fille (une passion pour les Pringles Onion à voir les tubes vides planqués sous le lit et, ceci expliquant sans doute cela, pour les leggings amincissants), je fous un peu le bordel. Et enfin, je m'attelle au plus laborieux : décoller les étiquettes sur la piquette piquée au nouveau Monop', où personne ne contrôle encore les caisses automatiques, et les remplacer par celles de grands crus – Mouton-Cadet, Chasse-Spleen –, un lot trouvé 5 euros sur le Bon Coin. J'ai également trois bouteilles de vodka, deux de saké, mais elles, je les ai payées (enfin, celles de saké). Je n'ai pas prévu de pizzas, qui ne tiennent de toute façon jamais leurs promesses – trop fades, trop froides, trop vite avalées –, mais des bols de Haribo.

Mon portable sonne. Malaga, Martinique, Maldives, d'où m'appelle mon père cette fois ? Il vit aux quatre

coins du monde sur un bateau qu'il s'est lui-même construit. Deux mois que je ne lui ai pas parlé. Mais si je ne décroche pas, il va se sentir obligé d'insister. Souhaiter à sa fille un bon anniversaire, ça ne se remet pas à une autre vie, une nouvelle femme.

– Bonjour Papa !

– Bon anniversaire, ma Lulu ! Comme je suis content d'entendre ta voix en ce grand jour.

– Moi aussi.

– Qu'est-ce que tu as prévu pour ce soir ?

– Oh, rien de spécial.

Il existe une zone floue chez les parents, située entre le devoir de s'intéresser à son enfant et l'ennui d'avoir à le faire, baptisons-la la paix. La paix réciproque.

– Comment ça, rien de spécial ? Mais Lucile, on n'a pas tous les jours quinze ans !

Pas *tous* les jours, mais au moins trois cent soixante-cinq.

– Je reste avec Maman, ça lui fait plaisir.

Dans le silence à l'autre bout défilent la gêne, la culpabilité et la lâcheté. Leur divorce leur a coûté cher à tous les deux, mais ma mère est celle qui a le plus trinqué. Dépression, dépréciation, renonciation, bourbon.

– Bon, je comprends. Alors, bon anniversaire baby girl !

Je reste quelques secondes, une main sur ma poitrine, dans la résonance de la voix de mon père, de sa joie.

Quand j'étais enfant, il pouvait débouler dans la pièce en faisant la roue ou en poussant des cris de singe, « Ouhouhou ! Hihihi ! », avant de monter sur une chaise, grimacer, en descendre et déclarer « Pfou, je me sens mieux ». Et Maman et moi, on riait, et son

rire à elle était si clair, si contagieux qu'il transformait la maison. « L'Enchantée », elle s'appelait.

Je parle d'une maison, mais elle avait plus l'air d'un palais : de grands miroirs dans l'entrée, des fresques peintes par ma mère dans le salon, une bibliothèque jusqu'au plafond, une cuisine si grande que je pouvais y jouer au foot. Les cheminées, les tomettes anciennes, le grincement des volets, le bruit de la minuterie de la cave, l'écho de mon prénom dans le puits, la vue sur l'Ardèche, j'en aimais tout. Parfois, je déambulais dans les pièces et mes yeux s'arrêtaient sur :

• le roman entrouvert de ma mère sur la table du jardin ;

• les pantoufles de mon père sous son lit,

et je me disais, pauvre idiote, que c'était ça, une famille : savoir où se trouvent les objets et à qui ils appartiennent.

J'en ai terminé avec les bouteilles, il est temps de poster un truc. Ces trois baies roses alignées sur mon pouce ou le pied d'Henri IV sur son cheval, grandeur nature, dans l'entrée ?

Je ne partage jamais sur les réseaux que des micro-détails de ma vie. Ainsi, je suggère, questionne, attise. Où Lucile a-t-elle acheté ces grosses lunettes vintage qui reflètent un pot de confiture ? Pourquoi Lucile a-t-elle de la peinture sur les mains ? Que lui est-il arrivé de drôle pour qu'elle nous montre un bout de son ourlet défait ? C'est l'histoire incomplète de ces images qui attire l'œil, leur fait croire qu'ils pénètrent dans mon intimité. La dernière, je l'ai prise allongée sur mon lit. On distingue l'arrondi de mon genou, un angle au plafond, un reflet sur une vitre, mais grâce à mon cadrage original et son léger flou, on devine l'hésitation à sortir, le bien-être à rester chez

soi, l'intention de se faire servir un chocolat chaud Fauchon par une domestique philippine.

Jamais personne, et encore moins mes potes, ne pourrait se douter de là où je vis en vrai.

Moi-même, à notre arrivée à Paris après la séparation, en découvrant notre nouveau chez-nous, à ma mère et moi, les murs décrépis de ces deux pièces réunies sous les toits dans ce quartier le plus cher de Paris, les toilettes sur le palier, les colonies de fourmis, je me souviens d'avoir pensé à un trompe-l'œil. Il devait y avoir une autre porte qui donnerait sur notre appartement, le vrai, le beau. Mais non.

Les deux premiers jours, je n'avais quasiment pas bougé de la fenêtre donnant sur une cour aveugle. Au troisième jour, j'étais sortie. J'avais marché à la recherche d'un caillou, d'un coquelicot et j'avais découvert le goudron des trottoirs, les berlines aux vitres teintées, les femmes en fourrure. Tout était nouveau pour moi qui venais d'un petit village caché comme une perle dans une vallée ardéchoise. Même traverser à un feu rouge l'était. J'avais fini par atterrir dans un quartier commerçant. Les filles de mon âge, avec la bandoulière de leur sac passant entre leurs seins, leurs airs bravaches, leur teint hâlé, leur complicité rieuse, me semblaient irréelles.

Un mois plus tard, grâce au découpage géographique, j'entrais au collège Racine, près de l'Arc de Triomphe. Au début, les élèves se moquaient de ma voix inaudible, de mon regard à demi caché par une frange mal taillée, de ma façon de m'habiller, toujours la même, jean noir, sweat noir. Parfois, l'une des filles me bousculait d'un coup d'épaule. J'ai mis du temps avant de comprendre que leur hostilité était déclenchée par ma différence. Alors, discrètement, j'ai assimilé leurs gestes, saisi leurs codes. Un défi digne

des plus grands explorateurs, mais c'est ainsi que l'année suivante, à mon entrée au lycée Louis XIV, j'étais prête pour m'inventer une vie et la leur livrer : ma mère, la riche héritière d'une chaîne d'hôtels de luxe, était morte, mon père, architecte, parcourait le monde, je vivais seule avec une gouvernante philippine. Le bruit a circulé. Et étrangement, à partir de là, on a commencé à s'intéresser à mes opinions quand j'en avais, à me proposer d'aller au café, à m'inviter à des fêtes comme celle qu'ils s'apprêtent à vivre ce soir. Mais la mienne sera mieux.

Le thème, c'est « Tout ce qui brille ». J'ai toujours adoré me déguiser. Ça vient de quand mon père rapportait des costumes de ses voyages et que nous passions la journée, tous les trois, habillés en gardes suisses, en cavaliers camarguais, en pâtres grecs, selon l'endroit où il avait construit son dernier château. J'avais mis un temps certain, savamment entretenu par mes parents, avant de comprendre qu'il ne s'agissait pas de vrais châteaux accueillant des princesses et des couverts en or, mais de châteaux d'eau.

Les parents ont le droit de mentir à leurs enfants pour les faire rêver, alors pourquoi pas moi ?

# 3

Si j'ai la clé de cet appartement, c'est grâce à Nathalie, ma voisine. Depuis que la gardienne a été virée (les richards de l'immeuble la trouvaient trop chère), elle possède celles de tout l'immeuble.

J'ai fait sa connaissance quelque temps après notre arrivée. J'en étais encore à pleurer de rage de me retrouver dans ce deux-pièces pourri alors que mon père était tranquille sur son bateau, refusant ne serait-ce que de croiser le regard des autres habitants de l'étage quand je sortais quelques secondes dans le couloir. J'étouffais chez moi, entre ces murs trop étroits, sachant que forcément, à un moment ou à un autre, ma mère allait m'appeler pour que je lui dise où se trouvait ce pull, cette lettre, cette spatule en bois ou pour me demander d'aller lui acheter une bouteille. Elle venait de découvrir les vertus amnésiantes de l'alcool associé aux antidépresseurs.

Je n'avais pas encore réalisé qu'un autre monde était là, que dans cette enfilade de chambres de service vivaient Serge, un ouvrier ukrainien ; Lou, que j'avais prise pour un étudiant avant d'apercevoir, sous l'anorak qu'elle ne quittait jamais, que c'était une fille ; Ava, qui fait le ménage chez un dictateur africain de l'avenue ; Gabrielle, une des nombreuses prostituées du quartier.

Et une reine, Nathalie.

C'est une odeur dans le couloir qui m'a guidée jusqu'à elle, agenouillée, cuisinant sur une plaque chauffante posée à même le sol. Je l'ai observée un moment, frappée par son élégance un peu désuète, ses boucles d'oreilles scintillant dans la pénombre. Quand ça s'est mis à sentir bon, des gens sont arrivés et sans que nous ayons échangé un mot, elle m'a fait signe de me joindre à eux. Nous avons dîné dans sa petite chambre en soupente, serrés les uns contre les autres, dans des assiettes en carton, mais posées sur des assiettes en porcelaine, avec de vrais couverts, de vrais verres, parce que, et son regard pour le dire s'était dirigé vers moi, « Il est important de garder le sens de la beauté et du savoir-vivre malgré les épreuves ».

Tous avaient raconté leur journée, des petites choses, gaiement. J'ai compris que ces repas avaient lieu quand Nathalie le décidait et que c'était à l'odeur dans le couloir, revigorante, que les gens étaient prévenus. Je suis revenue, prenant chaque fois un peu plus d'assurance, apprenant à les connaître, Nathalie, Gabrielle, Serge, Lou, Ava, à les aimer.

# 4

Texto de Charlotte sur le groupe. Ses cheveux, ce soir, lâchés ? Raides ? Bouclés ? Je ne réponds pas, je sais qu'elle a déjà décidé. Nous demander à tous notre avis sur tout, c'est juste un besoin qu'elle a de nous rappeler qu'elle existe. Elle habite, comme moi, avenue Foch ; la différence est que sa famille possède tout l'immeuble. C'est grâce à elle que j'ai découvert l'univers des très très riches, l'ascenseur privé, le jacuzzi sur la terrasse, les pyramides de vêtements de marque qui s'entassent sur des fauteuils en peau de crocodile turquoise. Un foutoir indécent. J'ai fait semblant de tout trouver normal. La reine du bluff.

Chez Juliette, la rue d'à côté, c'est pas mal non plus, mais dans un genre plus minimaliste. Un appartement en duplex, du marbre au sol, une cuisine encastrée dans un grand bloc blanc, des fenêtres à triple vitrage étouffant jusqu'aux cris des oiseaux. À son image, très nette, très franche, pragmatique. Un peu angoissante. Être avec elle, c'est un peu comme attendre un ascenseur et s'apercevoir à l'ouverture des portes qu'il n'y a rien, hormis les abysses. Par là je ne veux pas dire qu'elle est vide. Elle est même très cultivée, au point qu'elle se sent parfois obligée de dire une connerie pour compenser. Et rien à voir, mais si physiquement, elle n'est pas canon, je voudrais bien avoir ses seins.

Elles ont toutes les deux un copain. Arthur pour Juliette, Benoît pour Charlotte. Je m'en carre. Je ne crois pas que les filles de mon âge et de ce milieu sortent avec des mecs dont elles sont réellement amoureuses. Comment peuvent-elles craquer sur ce nabot à la pomme d'Adam saillante, ce maigrichon à petites lunettes, ce beau gosse à l'air méprisant ? Mais dis-le que tu mens, je pense tout bas en écoutant leurs récits épanouis d'après-midi passés à se partager un McFlurry avec la même cuillère ou à s'embrasser dans les vestiaires du Country Club de Neuilly.

À l'heure qu'il est, elles doivent commencer à se préparer pour ce soir, Charlotte cherchant à cacher ses fesses qu'elle trouve trop grosses et Juliette lissant ses cheveux pour les faire paraître plus longs. Riche ou pauvre, chacun cherche à se voir autrement qu'il n'est. Moi, je leur dis toujours qu'elles sont belles, je les flatte, je les caresse, mes deux meilleures amies adorées, j'emploie leur langage d'affection comme j'ai craqué tous leurs autres codes. Je soigne surtout Charlotte depuis le jour où nous sommes rentrées ensemble après une sortie scolaire. Arrivée en bas de mon immeuble, elle avait voulu monter chez moi. Panique instantanée, poker face.

– Je suis désolée, ce n'est pas possible. La femme de ménage…

Reine de l'improvisation.

– Ah, je comprends, avait-elle répondu. Quand Antoinette est là, je ne suis plus tranquille. Et pourtant, je sais qu'elle ne rentrera pas dans ma chambre sans frapper.

– Moi pareil.

Avec ce « moi pareil », j'avais gravi un échelon. Avant, je me contentais d'être secrète. Là, je ne cachais plus ma réalité, c'était un vrai mensonge. Je voulais transcender ma vie et aujourd'hui, je ne conçois pas mon monde avec d'autres matières, d'autres couleurs, d'autres saveurs que celles des riches : la douceur du cachemire, le doré des robinets, la transparence du cristal, le bronzage de Biarritz, les plateaux-repas en vol business. Tout est plus doux, plus beau, plus malin et du coup, par extension, moi aussi. Je me sens meilleure dans cette enveloppe que dans la mienne.

# 5

Mes potes arrivent dans combien de temps ? Une heure trente. Il me reste à descendre à la cave pour chercher les dernières bouteilles, prendre une douche (j'en ai déjà pris une longue et chaude en arrivant ici, le bien que ça fait !), me maquiller et enfiler ma robe. Elle m'attend, suspendue à un cintre en velours, dans la chambre de la fille. Elle est faite de feuilles dorées qui m'ont été inspirées par l'érable devant L'Enchantée. Tout est fait maison, les feuilles peintes qui étincellent d'orange et de jaune d'or, la dentelle cuivrée sur le tissu et son délicieux effet de transparence sur le devant. J'ai longuement étudié son drapé pour guider le regard d'Octave directement vers mes seins.

Octave est arrivé au lycée au milieu de l'année dernière ; j'ai tout de suite craqué pour son look d'étudiant anglais et sa fausse hésitation avant de venir s'asseoir à côté de moi – alors que c'était la seule place de libre. Entre nos doigts à quelques millimètres sur la table, c'était du 220 volts. Nous nous sommes savamment ignorés pendant le cours, jouant le jeu du je-te-capte-pas, et quand je l'ai retrouvé à la sortie, il s'était fait pote avec une autre nana. Vexée, j'ai raconté à ceux qui m'écoutaient mes projets pour

les vacances, une croisière privée sur le Nil. J'allais embrayer sur les pyramides, quand je me suis aperçue qu'il était parti.

S'en est suivi entre nous une étrange valse de regards brûlants et de silences évocateurs, de frôlements électriques et d'évitements malhabiles, de coups d'œil à la dérobée, jusqu'au jour où j'ai pris les choses en main et l'ai retrouvé « par hasard » au Balto. Par crainte du silence, on a dit des choses du genre : « Je n'ai jamais fait de canoé », « Je n'ai jamais mis de bonnet », « Je n'ai jamais démissionné », balbutiant comme des idiots en se regardant. On ne savait même plus comment boire un Coca.

Ce que j'aime chez lui, c'est que rien n'est ordinaire. D'abord son prénom, clownesque. Et puis, son style. Il porte des vestes serrées, des chaussures en cuir, se sert d'un portable à clapet. Peut-être parce qu'il a grandi au Zimbabwe, où sa mère faisait du blanchiment d'argent pendant que son père collectionnait les papillons (je ne sais pas s'il collectionnait vraiment les papillons ou si c'est une expression qui signifie qu'il ne foutait pas grand-chose). Il rêve de devenir bruiteur pour la radio. Ce qui le fascine dans ce métier, c'est le côté illusion, qu'on arrive à produire le son d'un galop avec des noix de coco. Il n'écoute que des groupes qui viennent de Slovénie. Quand je lui demande ce que les paroles veulent dire, il hausse les épaules ; pourquoi il les aime, il répond : « Comment c'est possible de ne pas aimer ça ? » Je n'insiste pas, il y a dans ses yeux ombrageux une vexation toujours possible ou autre chose que j'ignore.

À la suite de cet épisode pourtant calamiteux, nous nous sommes, sans concertation, assis l'un à côté de l'autre en cours, rejoints à la sortie et, depuis quelque temps, nous nous sommes vraiment rapprochés.

D'abord en découvrant que nous aimions tous les deux le vert, une couleur qui ne va pas à tout le monde. Que le prof nous avait mis le même commentaire sur une copie « La réflexion est intéressante, mais les connaissances sont à consolider. » Si ce ne sont pas des signes. Et aujourd'hui, nous sommes bien ensemble. Nous espérons souvent les mêmes choses, le billet de cent balles retrouvé au fond d'une poche, le soleil après la pluie et vice-versa, le prof absent. Nous aimons prononcer des phrases énigmatiques : « Vois-tu venir le vent mauvais ? », « Aucune absence ne m'a été signalée, pourquoi ? » On se comprend, voire on pense la même chose au même moment. La preuve encore samedi, à la fête des Tuileries. En regardant les balançoires volantes, celles suspendues à de longues chaînes, on a constaté tous les deux que les gens en prenant de la vitesse, la tête en arrière, les pieds vers le ciel, avaient l'air libres et confiants, mais qu'aussitôt redescendus sur terre, ils reprenaient leur air sérieux ou soupçonneux. Où avaient-ils été en vrai ?

Quand je pense que dans moins de deux heures, je suis dans ses bras. Mentalement, j'entends. On ne s'est jamais embrassés. Il garde toujours ses mains dans les poches comme pour m'en priver. Ou peut-être qu'il a peur de leur pouvoir ? Comment faire pour le savoir ? Le brusquer ? Le prendre par surprise ? Le prévenir en approchant mon visage que je vais lui retirer un cil sur la joue et en fait, poser mes lèvres sur les siennes ? Pas trop vite, Lucilus. Pas trop vite.

Texto de Marc. Il ne viendra pas ce soir. Il m'est indifférent, mais je regrette toujours les absents. Ils me rappellent les évènements qui ne me sont pas

arrivés, les situations que je n'ai jamais vécues. Ils me font me demander s'ils ne sont vraiment pas là, ou pas plutôt cachés quelque part pour surgir soudain.

# 6

Je refais un tour de l'appartement, tombe sur ma culotte sale que j'envoie valser sur la tête d'Henri IV qui me regarde depuis le début d'une façon que je n'aime pas, fais le point sur ce qui me reste à ranger et sors appeler l'ascenseur. Direction le quatre étoiles des caves parisiennes : sol en gravillons immaculés, musique d'ambiance quand on actionne l'interrupteur. Il m'arrive, quand je suis chez moi là-haut, de penser à cet endroit et d'avoir envie de m'y installer pour lire, respirer dans un espace qui ne serait pas envahi par l'odeur de white-spirit, les bouteilles vides et la présence asphyxiante de ma mère.

C'était une peintre reconnue. Elle se prenait comme modèle dans des mises en scène originales – allongée, nue, les bras étendus comme le Christ sur la croix ; en paysanne sous son fichu à fleurs ; en amazone sur une balustrade. Son atelier m'était interdit, mais je savais que derrière la porte, elle était là et je ressentais sa puissance, son art de transformer le monde d'un coup de pinceau. Elle avait essayé de faire mon portrait, mais elle m'accusait de trop bouger. À raison. J'avais peur qu'elle constate à quel point avec mes cheveux filasse, mes dents du bonheur, mes jambes maigres, je n'avais pas sa beauté.

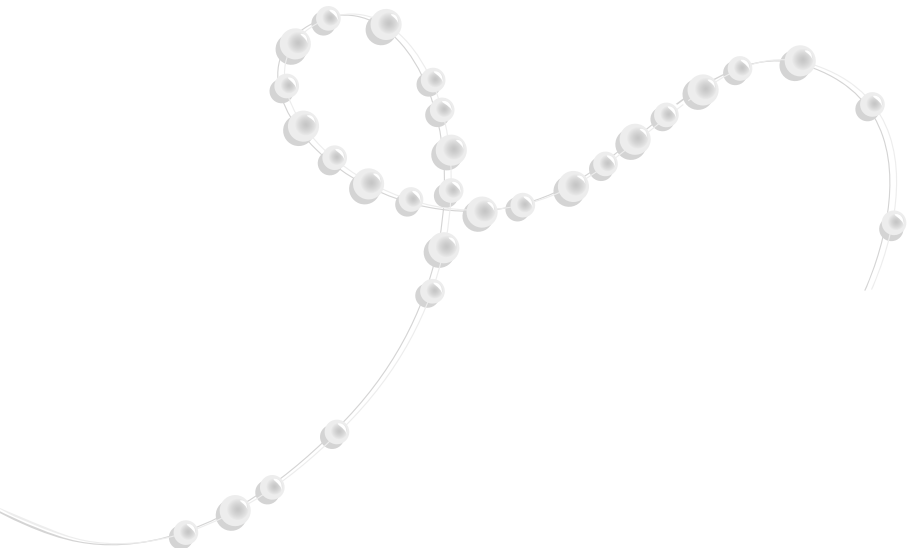
Aujourd'hui, sa carrière est au point mort. D'anciens amateurs lui passent parfois commande, mais ils ne réitèrent jamais. Ils disent ne pas reconnaître son univers – arbres déformés, corps décharnés, maisons brûlées, chiens aveuglés. En un mot, ils sont déçus et ça se comprend. De profond, son style est passé à bas-fonds. Sa vision du monde est d'un pessimisme absolu, et le pessimisme lui va mal, elle devient kitsch. La dépression, pour être élégante, doit rester sobre. Ma mère n'est pas sobre.

La porte de l'ascenseur s'ouvre au -1. Une ombre a filé au bout du couloir, mais j'ai eu le temps de reconnaître Serge, l'Ukrainien. Il stocke ici, en cachette, des morceaux de métaux qu'il récupère dans la rue, avant de les revendre à des ferrailleurs.

Je ne sais rien de lui et pourtant, je lui fais confiance. C'est physique, la façon dont son corps se penche vers nous pour nous écouter, dont ses yeux se ferment pour mieux nous comprendre. Un jour, je suis tombée sur lui au Lidl. Son bras était pris en écharpe, il s'était blessé avec une carcasse de machine à laver abandonnée sur le trottoir. C'était l'été, ni l'un ni l'autre n'avions envie de rentrer chez nous. Nous avons fait une pause sur un banc, suivi le manège des prostituées. La plupart travaillent dans leur voiture, garées à cheval sur le trottoir, moteur allumé, vitre baissée pour alpaguer le client. Peu à peu, une certaine agitation s'était emparée de la rue. Une fête se préparait à l'ambassade d'Angola, le plus bel hôtel particulier du quartier. Des livreurs habillés en pingouins étaient arrivés, les bras chargés de fleurs, puis des femmes en robes trop longues, des hommes en smokings trop serrés, préoccupés par leur seule apparence.

Maintenant que Serge est remonté par les escaliers, je file prendre les bouteilles dans la cave du fond. Des bouteilles de mauvais vin que je garde pour la fin, quand ils n'y verront plus rien. En entrant dans l'ascenseur, je me sens une pêche d'enfer, je déborde de moi-même, de ce qui se prépare et qui fera de moi, dans quelques heures, la personne que je veux être. En m'élevant dans les airs, je me dis que je suis tellement heureuse que je voudrais ne jamais mourir.

# PARTIE II



# 1

Un sifflement d'oiseau, un crissement, une plainte d'enfant – et puis plus rien. L'ascenseur s'est arrêté comme s'il avait oublié quelque chose. Je rappuie sur le bouton. Rien. Celui du -1. Re-rien. Tous les uns après les autres, tous en même temps. Re-re-rien.

*Merde*.

Toujours, quand je vis un truc pénible, je me dis que ce qui se passe n'est pas vrai. Ça fait comme un petit sas apaisant et seulement après, j'avise et peux gérer. En l'occurrence, presser le bouton rouge. Une voix d'homme décroche.

– Société Otis à votre écoute.

– Bonjour, je suis coincée.

Il me demande si je me trouve bien au 3, avenue Foch : oui. Mon âge : quinze ans aujourd'hui même, un âge où on croit moyen aux lendemains qui chantent, mais au mystère des ascenseurs qui redémarrent dans la seconde, carrément. Mon nom : Ésope. Comme l'auteur de mon album préféré, *L'enfant qui criait au loup*. Mon prénom : Hermione, comme la frégate que je suis censée avoir visitée le week-end dernier. Hermione Ésope, y a pas, ça en jette. Je m'admire des fois de réagir aussi vite car je n'ai pas le droit de

prendre cet ascenseur. Je dois passer par l'escalier de service pour rentrer chez moi, à l'étage des pauvres.

– Her-mione É-sope, répète-t-il en articulant exagérément.
– Oui, c'est ça.
– Hermione avec un H comme Hawaï ?
– Oui. Et Ésope avec un seul P.

Quand il m'annonce que le réparateur est prévenu, une affaire de quelques minutes, je me dis : « Ne te plains pas, Lucilus, tu aurais pu te retrouver coincée avec un éleveur de boucs ou pire, avec ta mère » et je profite de cette pause pour souffler un peu. Sol imitation marbre, rambarde en laiton brillant comme de l'or, les lieux sont propres, spacieux. J'hésite à retirer mes chaussures, mais je ne veux pas avoir l'air de m'installer. Avoir l'air, c'est le premier pas pour rendre les choses réelles et les choses réelles ne sont pas toutes désirables.

# 2

Sept minutes que j'attends. Mais que peut-il se passer de si ennuyeux ? Un ascenseur, ça monte et ça descend. Aucun effort d'imagination.

Je rappelle la voix.

– Vous avez des nouvelles du dépanneur ?
– Oui, il arrive.
– Quand ?
– Bientôt.
– Quand bientôt ?
– Il est quasiment au bout de la rue.

Je touche mes pieds, une fois, cinq fois, dix fois. Pour passer le temps, je me raconte des petites histoires, une enfant sauvage qui mange pour la première fois avec une fourchette, une vieille dame qui a oublié le nom de ses enfants, un garçon qui vole la voiture de son père ; je compte les incrustations de fausses pépites d'or dans les motifs des parois ; je fixe dans le miroir mon sourcil gauche plus court que le droit, comme dessiné à la hâte par quelqu'un de trop pressé pour finir, mes taches de rousseur sur les lèvres. Il ne se passe toujours rien. Je rappuie sur le bouton.

– Excusez-moi, mais il arrive quand exactement, le dépanneur ?

– Encore un peu de patience. Sais-tu que tu as la chance de te trouver dans l'un des plus vieux ascenseurs Otis à Paris ? Il a transporté la reine d'Angleterre, le shah d'Iran et même Bernard Tapie.

– Oh, Bernard Tapie ? C'est incroyable.

Je ne sais pas si on peut appeler ça un sixième sens ou quoi, mais je devine tout de suite quand on me raconte des salades. Une affaire de regards un peu trop fixes, de surabondance de détails pour noyer le poisson ou, en l'occurrence, de tonalité dans la voix. Il ne sait pas à qui il a affaire. La pro du mensonge, ici, c'est qui ?

– Je ne vais pas pouvoir attendre très longtemps, j'ai un concours à passer.

– Ah oui ? Un concours de quoi ?

– Un concours pour devenir danseuse étoile à l'Opéra.

– Tu veux dire le grand Opéra de Paris ? Celui sur la grande place avec des colonnes dorées ?

– Celui-là même. Les places sont très chères. C'est même carrément la guerre. Des filles vont jusqu'à cacher des bouts de verre dans les chaussons des autres.

Voilà, prends-en de la graine, le newbie.

– Ah, c'est moche.

– Oui, c'est moche. Ludmilla est la pire. Juste en balayant une mèche de cheveux, en se mordant les lèvres, en refusant la mayo dans son sandwich, elle nous fait perdre nos moyens.

Chaque fois, c'est un peu comme si j'ouvrais un robinet : l'eau s'écoule et je ne peux plus l'arrêter. Et je ne vois pas pourquoi je le ferais. Tant que l'eau coule…

– Oh là là, ça ne plaisante pas. Puisque c'est comme ça, je vais faire activer le dépanneur.

Je rêve ou quoi ? Il est obligé de me dépanner au plus vite. En combien de temps, d'ailleurs ? Je checke sur Internet : *durée moyenne intervention ascenseur*.

« Le délai de désincarcération contractuel moyen est d'une heure. »

Voilà, tranquille, Lucilus. C'est juste un con. Je ferme les yeux. Une heure trente avant l'arrivée de mes invités. J'ai bien insisté pour qu'ils soient à l'heure, ni en avance ni en retard. C'est juste, mais j'ai le temps.

J'ai le temps.

# 3

Première chose à faire une fois remontée : récupérer ma culotte sur la tête d'Henri IV.

Puis, chercher les dernières bouteilles de vin, étiquettes à moitié tournées pour qu'on repère ce que c'est sans avoir à lire le nom en entier. Classe.

Reprendre une douche et me parfumer à la bonbonne de Guerlain repérée dans une des salles de bains.

Me maquiller. J'ai emprunté à Nathalie une vieille poudre de maquillage nacrée. Je veux représenter la pureté, la lumière.

Et puis ?

Enfiler ma robe. Ah, ma robe ! Dorée, mais pas clinquante. Moulante, mais pas serrée. Ondulante sur mes seins, ma taille, quand je tends les bras. En l'enfilant la première fois, je me suis sentie comme prise dans un filet. Un filet diaphane qui ne retenait que mon essence, mon identité, deux mots très beaux dont le sens m'a toujours un peu échappé. Une œuvre d'art.

Ouvrir la porte aux premiers. Les trouver trop beaux.

Sourire, remercier, complimenter, me resservir un coup.

Guetter Octave.

Danser, chanter, profiter.

Voir Octave arriver, admirer ses efforts pour paraître à l'aise parmi la foule, voir grandir son envie d'être seul avec moi.

Vingt-deux heures, accueillir les drag-queens. Lala Maxx et Naomie Smartie. Elles sont géniales. Cette joie, cette liberté qu'elles transportent quand elles arrivent quelque part. J'ai hâte de la réaction de Benoît et Marie-Astrid. Il y a quelques réacs dans le tas. Je suis sûre que les mecs seront les plus mal à l'aise. Ils ne sont pas toujours clairs avec cette frontière homme-femme.

Enfin, vers deux heures, quand on sera tous excellemment saouls, les virer, ranger, puis dodo dans mon petit lit, avec le goût d'un baiser enfin reçu et un an de plus.

Avec cette fête, je sais exactement ce que je veux recréer : L'Enchantée. Quand j'étais petite, cette maison était le cadre de fêtes grandioses et décadentes. Cachée sous l'immense table du salon, je regardais les invités danser, tirer sur leurs cigares, chercher les paroles d'une chanson, le nom d'un acteur, s'essayer leurs bagues, se brûler avec une allumette. J'entendais que l'amour fait mal, que les hommes abandonnent, que les femmes pleurent. Ce que jamais mes parents ne connaîtraient car, en se croisant dans un couloir, ils s'embrassaient, quand ils se promenaient, c'était l'un contre l'autre. La soirée avançant, des bras venaient me chercher pour me mettre au lit. Il me revient leur vacarme jusqu'au petit matin, le tintement des bouteilles, les engueulades, les rires, et cette femme qui s'était jetée dans le ruisseau pour dessaouler. Et moi, au milieu de tout ça, réveillée en pleine nuit dans mon pyjama Bambi avant que la fête ne reprenne de plus belle, complètement déjantée.

Je me demande aujourd'hui d'où venaient tous ces amis qui semblaient sortir de derrière les arbres du domaine. Étaient-ils réellement si nombreux ? Et surtout, où étaient-ils tous passés quand, des années plus tard, mes parents auraient eu besoin d'eux ?

# 4

Heureusement, j'ai mon portable. Je peux regarder YouTube. Je mens plus que la moyenne des gens, c'est vrai, mais quand même moins que ces vidéos qui nous assurent que pour avoir les dents blanches, il faut les frotter avec de la fraise écrasée ou qui vous font avaler qu'être adulte est une chance. C'est quand même fou. Ils mentent, nous savons qu'ils mentent, ils savent que nous savons qu'ils mentent, nous savons qu'ils savent que nous savons qu'ils mentent, et ça continue de marcher.

Moi, de mentir, je n'en retire ni culpabilité ni gloire, seulement un plaisir incroyable. Mais alors, quel boulot ! Ceux qui disent ne pas mentir parce que c'est mal, en vérité, c'est par paresse. Il faut savoir observer les détails, retenir au mot près les phrases qui sont dites et par qui, se mettre à la place de l'autre pour anticiper ce qu'il veut entendre. Il faut être capable de repérer ceux qui pourraient vous trahir, les sceptiques, ceux qui doutent de tout, même que la Terre serait ronde, et vous harcèlent de questions. Il faut rester constamment en alerte, conscient des risques pour pouvoir rebondir afin de ne *jamai*s laisser de place au doute chez l'autre. Le doute, c'est l'antichambre de la vérité et la vérité, c'est la chute.

Il faut avoir confiance en soi. Mentir, c'est un talent, un art. Mes potes ont toujours perçu ce don chez moi. Ce n'est pas par hasard qu'ils viennent me trouver pour imiter une signature, inventer des excuses qui tiennent la route quand ils ont merdé sur un truc.

– Tu es là, Hermione ?

C'est un comique, le gars.

– Comme nous allons passer un peu de temps ensemble…

« Un peu de temps ensemble » ?!

– … je me présente à mon tour : je m'appelle Bertrand. Je suis né à Trappes, dans le 78. Je suis marié, j'ai un fils, une fille. Je fais des allergies. Chats, fruits de mer, avocat. N'hésite pas si tu as des questions, Héra… Héri…

– Hermione.

– Pardon. Mais tu avoueras, c'est rare quand même, comme prénom.

– On s'habitue.

– Ça vient d'où ?

Je te demande si tu aimes les endives ?

– C'est grec. Vous n'avez pas lu *Andromaque* ?

– Ça me dit quelque chose. Il écrit des policiers, c'est ça ?

– C'est aussi le nom d'une frégate. Je viens d'une famille de corsaires.

– C'est vrai ?

Je ne réponds jamais à cette question.

Quand je pense qu'enfant, j'étais une très mauvaise menteuse. Je me faisais punir pour des bêtises que je n'avais pas faites, tant les interrogatoires des adultes me coupaient les moyens. L'un des premiers que j'aie enfin réussis était tout mignon : un mal de ventre

pour ne pas aller à l'école. De me découvrir ce pouvoir admirable m'avait fait le même choc que lorsque j'avais su lire : une porte qui s'ouvre.

# 5

Un soir, Nathalie m'a vue mentir à table. Je racontais que, petite, j'avais croisé un loup en Ardèche, qu'il s'était approché de moi, m'avait léché la main avant de s'évanouir dans la nature et que cette caresse m'avait transportée à un tel degré de plaisir que j'en avais perdu la voix pendant une semaine. Ils m'écoutaient, souriants et fascinés, me confirmant ce que j'avais compris depuis longtemps, qu'au fond, les gens s'en foutent pas mal de la vérité. Ce qui leur importe c'est une bonne histoire, d'être transportés ailleurs quelques instants.

Une fois tout le monde parti, je l'aidais à ranger quand elle m'avait dit sur un ton d'une extrême gentillesse :

– Tu as de l'imagination, Lucile, c'est une grande chance. On est plus sauvé par elle que par son intelligence, crois-moi.

Est-ce à cause de cette phrase ou du petit trou dans son collant qu'elle tentait de dissimuler derrière sa main, avec cette élégance déclassée qui me fendillait la poitrine ? C'est là que je lui ai confié que je faisais croire à tous mes potes que ma mère était morte et que je vivais seule avec une gouvernante dans un grand appartement.

Ce qui aurait pu être le moment le plus embarrassant de ma vie s'est avéré une chance incroyable. Elle m'a demandé de lui décrire mon prétendu appartement. À part qu'il était spacieux, lumineux, j'avais vite calé. Alors, pour m'inspirer, elle m'a fait visiter celui des Américains, les salons de la taille d'une patinoire, les tapis en soie, les tire-bouchons plaqués or, la statue d'Henri IV sur son cheval, grandeur nature. Grandeur nature, j'exagère, mais pas tant que ça. J'aime bien enjoliver, c'est mentir light. C'est sympa pour les jours où je suis un peu fatiguée. Elle m'a montré tout ça avec un léger mépris, mais c'est émue qu'elle m'a fait découvrir les « vrais trésors » : une statuette de Giacometti, une tapisserie du Moyen Âge, *La Licorne captive,* que j'ai caressée pour lui donner du courage. Mais l'œuvre qui m'a le plus touchée était la plus discrète, accrochée derrière la porte dans la chambre de la fille, un croquis de Camille Claudel, une jeune fille accroupie, un autoportrait. Nathalie m'a raconté son destin terrifiant, rejetée par sa famille pour avoir aimé le grand sculpteur Rodin. S'était-elle dessinée avant ou après avoir été enfermée dans un asile pendant trente ans ? J'aurais pu rester des heures à la regarder. J'avais l'impression qu'elle avait des choses à me dire à moi, Lucile Tournemire.

Remontée chez elle, Nathalie m'a ouvert sa penderie.

– L'habit ne fait pas le moine, mais il permet d'entrer dans l'abbaye…

J'ai essayé ses foulards Hermès, ses cardigans en cachemire, ses petits sacs Céline, vestiges d'une vie précédente que j'avais pressentie. Grandie dans la haute bourgeoisie du XVI$^{e}$ arrondissement, virée de Notre-Dame des Oiseaux pour avoir couché avec son prof de philo, maudite par ses parents, elle s'était

retrouvée à vendre des roulements à billes chez un grossiste en bricolage, puis secrétaire dans une maison de couture, avant de passer styliste, de se marier avec un marchand vénitien de dessins du XVIII^e siècle, de divorcer et d'affronter de graves problèmes financiers, sujet qu'elle a évacué d'un geste qui se voulait nonchalant.

Au fil du temps, elle allait m'apprendre les endroits dont il faut avoir entendu parler, à défaut d'y avoir mis les pieds – Honfleur, Saint-Moritz – et ceux à éviter – Deauville, Dubaï ; les artistes qui ont du talent pour se faire de l'argent – Jeff Koons – et ceux qui ont un don véritable – Kusama, Basquiat. Elle m'a enseigné comment me tenir à table, à ne pas dire « manger », mais *déjeuner* ou *dîner*, ne pas dire « bon appétit », ne pas dire « je m'excuse ». Elle m'a expliqué la différence entre le luxe et le bling-bling. Entre une montre Chanel et une Rolex, un polo Lacoste et un crop Juicy. Elle a insisté pour que je bosse mon anglais et prononce correctement les noms étrangers.

Je crois que c'est à partir de là que je me suis façonné mon propre style, à la fois hermétique et précis, inspiré de vieilles affiches de films, de couvertures de livres de poche, d'images d'époques que je n'ai pas connues. Quand je mets une veste chinée 3 euros et qu'on me regarde l'air dubitatif, je dis que je me suis inspirée de Silvana Mangano dans *Mort à Venise*. Comment, tu ne connais pas cette actrice ? Tu n'as jamais vu ce film ? Mais ce que j'aime surtout porter, ce sont des manteaux, de grands manteaux qui m'arrivent aux chevilles. Ils sont ma cape, mon costume.

# 6

– Tu as grandi en Bretagne, donc. Venant d'une famille de corsaires.

– Non, en Ardèche.

Un bon mensonge mélange toujours le faux et le vrai.

– Ah oui ? Je pensais que tu étais de… Saint-Malo, un coin comme ça. J'y suis allé une fois, leurs moules sont bonnes. L'Ardèche, je situe moins. Ils font du miel là-bas, non ?

– Oui.

Mais bordel, pourquoi je réponds à ses questions ? Je repense à la phrase d'Al Capone : on obtient plus de choses en étant poli et armé qu'en étant simplement poli. Et quand on y pense, le mensonge c'est un peu ça, une arme.

– Tu as des frères et des sœurs ?

– Non, je suis fille unique. Je vous prie de m'excuser, mais tout à l'heure, vous avez dit « un peu de temps ensemble » ? Je suis dans une situation urgente, ce concours, c'est toute ma vie, vous pouvez être plus précis ?

– Mmm-mmm. Je suis en attente d'informations. Il fait quoi, ton père ?

– Architecte.

Je ne parle jamais de lui. J'aurais pourtant des choses à raconter. Sa fascination pour les étoiles filantes, sa folie pour le pâté en croûte, sa façon d'apparaître comme par magie à la sortie de l'école, ce sont soudain mes yeux qui s'embuent. Lulu, reprends-toi.

– Et toi, à part la danse et te retrouver coincée dans les ascenseurs, tu fais quoi dans la vie ?

– Je suis en première.

Il commence à me pousser à bout, c'est comme s'il jouait avec moi et non l'inverse, je n'ai pas l'habitude.

– Et ça se passe bien, les cours, tout ça ? Tu as de bonnes notes ?

– Ça va.

– Bravo. Bon, dis-moi, ton concours est à quelle heure ?

Je marque un temps, histoire qu'il croie que je calcule le temps qui reste.

– Dans *trente minutes*.

Forcément, ils vont accélérer le mouvement.

Enfin, j'espère. Je ne le sens pas, ce gars. Je suis parano ?

Ce qui est déshonorant, ce n'est pas de mentir, c'est de se faire prendre. C'est pourquoi tous les soirs, en se couchant ou dans le miroir de la salle de bains, il faut rembobiner ses mensonges, se rappeler où est la vérité. Si on ne le fait pas, on finit par ne plus savoir et c'est dangereux. C'est un peu comme se laver les dents : chiant, mais nécessaire, sinon on a mauvaise haleine. Je dis ça, mais pour être honnête, depuis quelque temps, je ne le fais plus aussi systématiquement (rembobiner).

# 7

Depuis quelques secondes, je ressens comme une gêne à respirer. Que se passe-t-il ? Je fais un AVC ? J'appuie sur la sonnette, la voix décroche.

– Pardon, mais je ne me sens pas très bien.

– C'est normal, ça dure un peu. Mais tu ne crains rien. L'air entre dans la cabine par un système de ventilation très perfectionné. Si tu veux, on va continuer de parler tous les deux. Je vais te poser un certain nombre de questions. Ne réfléchis pas, allez, c'est parti : tu bronzes ou tu attrapes des coups de soleil ?

– Je rougis, puis je bronze.

En vrai, je ne me souviens pas. Cela fait si longtemps que je ne suis pas partie en vacances.

– Ça t'est déjà arrivé de marcher pendant que tu dors ?

– Euh… je ne crois pas.

Le type est intrusif au possible, on dirait moi quand j'embobine quelqu'un. Mais il a raison : son truc me change les idées.

– Tu aimes le homard ?

– Je n'en mange pas.

Je l'entends penser. En vivant là, avenue Foch, c'est à tous les repas qu'elle pourrait en manger, la gamine, et avec du caviar en entrée, s'il vous plaît.

– Tu préfères le salé ou le sucré ?

– Le salé.

– C'est quoi ta couleur préférée ?

– Jaune.

– C'est rare. En général, c'est le bleu qu'on me répond.

– Ah oui ?

– Ça t'étonne, hein ? Je vais te faire une confidence, Hermine, euh, Hermione… Depuis que je suis chez Otis, je tiens des statistiques. Sur les sept cent dix-sept personnes que j'ai interrogées, sept cent dix ont répondu le bleu. D'ailleurs, il n'y a pas qu'avec les couleurs qu'il y a de tels consensus. La fleur préférée ? La rose. Le fruit ? La pomme. L'animal ? Le chien. Le pire défaut ? Mentir. La destination de rêve ? Bali. Le pire cauchemar ? Se retrouver bloqué dans un ascenseur, non, je plaisante. Ah, excuse-moi, on m'appelle. À tout à l'heure.

– Tout à l'heure, quand ? Combien de temps ?!

Mes pensées se mettent à partir dans tous les sens. Comment ai-je pu me retrouver dans un tel merdier ? Ai-je prévu assez de vodka ? Et si une feuille de ma robe se détachait ? Et si Octave ne venait pas ?

– Ho, du calme, du calme, Hermione. Ça va aller. J'imagine que tu as ton portable. Tu veux appeler ta mère pour la prévenir ?

– Non, elle risquerait de s'inquiéter.

– Tu es une gentille fille, ta maman a de la chance de t'avoir.

Je déglutis.

★

*Une image me vient. Ma mère se tient enroulée dans un drap comme dans une toge. L'étoffe glisse sur ses épaules, hésite un peu, pour finir par tomber par terre autour de ses chevilles. L'homme la regarde droit dans les yeux, retenant son souffle. Il ramène ses cheveux noirs en arrière et commence à la peindre. L'atelier sent le froid. Je rétrécis comme Alice au pays des merveilles. Je m'amuse avec une pelote de poussière, je m'imagine que je suis un chat. Je quitte la réalité.*

★

# 8

Je me revois petite fille, l'été, étendue sur un tapis d'herbes, tout contre ma mère.

Ses longs cheveux couleur de neige, ses yeux bleu pâle devenant mauves, sa grâce de danseuse, elle était d'une beauté si saisissante que les gens du village, qui la connaissaient pourtant depuis longtemps, se retournaient pour l'admirer. C'était aussi une personne incroyablement joyeuse, du genre à apporter du champagne plutôt qu'un quatre-quarts à la fête de l'école, à m'apprendre des choses étonnantes, par exemple que les papillons, si on les observe attentivement, ont des yeux, un nez, une bouche. Nous partagions les mêmes livres et parfois en quasi simultané. Elle se dépêchait de finir sa page, avant de l'arracher pour me la tendre. C'est ainsi, à quelques secondes près, que nous avions appris la mort de la mère de Bambi, voulu sauver Moby Dick.

Parfois, elle jouait à la morte. Je la trouvais étendue sur le lit, je la serrais, la couvrais de baisers, elle ne bougeait pas. J'étais effrayée et émerveillée. Je touchais une morte, je savais maintenant ce que c'était que mourir. Je l'appelais doucement et soudain, elle ouvrait les yeux.

Tant de bonheur… jusqu'au jour où, en rentrant de l'école, je ne l'ai pas trouvée. Ni dans sa chambre, ni dans la cuisine, ni dans son atelier. Peut-être était-elle sortie pour réfléchir ? C'est ce qu'elle nous disait souvent, à Papa et à moi, et puis une fois dehors, elle se rendait compte qu'elle était sortie justement pour arrêter de réfléchir et partait pour une longue balade solitaire. Je l'ai appelée, « Où es-tu ? », avec pour toute réponse le vol éperdu des mésanges, le vrombissement d'un tracteur, les tranchants d'une hache. Peut-être s'était-elle endormie sous un arbre ?

Je suis montée voir dans le bureau de mon père. Sur le mur était accrochée une maquette qui illustrait le cycle de l'eau. On y voyait une montagne enneigée, la neige qui formait en fondant un ruisseau qui traversait des champs, puis continuait entre les immeubles d'une banlieue, entrait dans une ville, la traversait, longeait une autoroute et finissait par se déverser dans la mer. Elle était comme ça, cette maquette, simple, explicite, mais ce jour-là, en la regardant, j'ai eu une sensation un peu différente, comme quelque chose qui m'aurait aspirée. Heureusement, ça n'a pas duré, je venais d'entendre sa voiture et j'ai couru vers lui.

– Où est Maman ?

– Elle n'est pas là ?

– Non.

– C'est qu'elle ne va pas tarder. Rentrons.

Tout en surveillant la cuisson des pâtes, il a joint Nicole, Valère, Thierry, Madeleine, chez qui elle n'était pas. Nous avons dîné devant sa place vide, les yeux écarquillés. Le repas terminé, nous sommes sortis sur le perron, avons regardé la nuit. J'imaginais

ma mère arriver au bout de l'allée, traînant – pourquoi ? – une pendule.

Le lendemain, en me réveillant, au silence dans la maison, j'ai su qu'elle n'était pas rentrée. Papa et moi, sans prendre le temps de petit-déjeuner, nous nous sommes rendus à la gare de la petite ville d'à côté. Nous avons traîné dans la salle d'attente jusqu'à ce qu'un train arrive et que ses passagers se dispersent. Au troisième train, nous sommes repartis. Dans la cuisine, le balai a ramené, mêlés à la poussière, de longs cheveux blonds que j'ai longuement contemplés avant de les jeter à la poubelle. Je n'y comprenais tellement rien que je suis allée jusqu'à la chercher derrière notre réfrigérateur. Toutes ces années plus tard, ce qui me reste en premier, c'est ça, cette étrangeté.

Les jours ont passé. Le soir, après l'école, je faisais souvent exprès de ne pas me rappeler qu'elle était partie pour avoir la surprise de la voir si elle avait décidé de revenir pendant que, justement, j'avais oublié.

Une vie à deux, seule avec mon père, a commencé. Une vie étrange faite de silences pesants, de clés oubliées, de lait qui déborde, de pâtes collantes, de chaussettes dépareillées. Mais dans mon esprit, il ne faisait aucun doute que ma mère allait réapparaître. Je l'imaginais être montée dans un train et descendue à Paris pour s'acheter une robe. Ou bien avoir pris un avion vers l'Espagne. À cette époque, elle peignait essentiellement des corridas et de ses toiles tourmentées jaillissaient des lances, des flaques de sang, des mariages sublimes entre l'homme et la bête. Elle allait revenir et dire : « Je suis contente de rentrer, je vais prendre un bain. » Et ça me faisait du bien d'imaginer ma joie à ce moment-là, la fébrilité avec laquelle je rangerais ma chambre, pendant que

Papa cacherait les bouteilles de whisky vides, les factures pas ouvertes, penserait à lancer une machine, se raser et changer de chemise, choisissant la bleue, celle qu'elle lui avait offerte parce que de la couleur de ses yeux.

À mes copines de classe, je racontais que ma mère avait rejoint un cirque russe pour peindre des tigres, puis était partie pour l'Amérique car le Président voulait qu'elle fasse le portrait de ses enfants. J'imitais son écriture pour rédiger des invitations à des expositions à Dubaï, à Los Angeles, à Moscou. « Vous voyez, elle est là ! » Il n'y avait pas de timbres sur les cartes ? C'est qu'elles étaient arrivées dans des enveloppes que mon père avait jetées. Ça passait. On ne ment jamais tout seul. Il faut quelqu'un à l'autre bout, quelqu'un qui a envie d'y croire.

Un matin, trois policiers ont sonné. Ils se tenaient là avec leurs petits carnets noirs, leur odeur de cigarette et leurs questions : « Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ? Avez-vous remarqué quelque chose dans son comportement ? » Mon père, avachi dans son fauteuil, secouait la tête. Ils ont ouvert le buffet de la cuisine, comme si elle avait pu s'y trouver. Il y avait des soupçons dans leurs yeux, ils ne devaient pas pouvoir s'en empêcher, c'était leur métier de se méfier. Ils sont repartis après avoir laissé deux tasses vides sur la table du salon et de grosses traces de dérapage dans l'allée.

Des semaines sont passées au cours desquelles j'ai découvert que l'absence a une consistance. Un peu comme celle du miel qui s'étale davantage quand on voudrait le retirer, un liquide gluant en tout cas, dans lequel on se débat. Mais je l'attendais toujours et plus que jamais quand elle s'est mise à me laisser des signes : des noyaux dans une tasse ébréchée, l'odeur

du lilas le matin, une légère vibration coulée dans un rayon de soleil, et surtout cette photo d'elle retrouvée en rattrapant un grain de raisin qui avait roulé sous un meuble.

# 9

Texto de mon père : « Sérieux, Lucile. Pourquoi tu ne fais rien ce soir pour ton anniversaire ? » Comme s'il pouvait en avoir quelque chose à foutre aujourd'hui.

Après le départ de ma mère, je me souviens que quand on se promenait tous les deux, quand on faisait les courses, j'avais l'impression que les gens se demandaient si je n'étais pas sa femme et j'en tirais une forme de fierté. J'adorais aussi l'entendre m'assurer en observant les étoiles que je n'avais rien à craindre du monde qui m'entourait. Je faisais semblant de le croire. Nous nous mentions l'un à l'autre parce que nous nous aimions. Si fort que nous faisions souvent ce même rêve d'une gare dans laquelle nous nous cherchions parmi la foule et nous enlisions, sans qu'aucune main ne se tende, sauf à la dernière seconde, et alors on se tombait dans les bras. S'en souvient-il lui aussi ? Forcément que non, sinon il ne m'aurait pas abandonnée. Je lui en veux à la hauteur de l'amour que je lui portais. L'indifférence, c'est la pire des choses qu'on puisse ressentir envers une personne. Moi je n'en ai rien à foutre de rien du tout, sinon je ne ferais pas l'effort de mentir.

On frappe à la paroi.

– Je suis le dépanneur.
– Ah, enfin ! J'ai eu si peur, je m'écrie d'une voix de petite fille.
– Il paraît que tu es toute seule. Je fais au plus vite.

J'anticipe le moment où je vais enfiler ma robe de feuilles, je visualise mes potes ce soir et en particulier Octave, Charlotte, Juliette, les seuls que j'ai *vraiment* envie de voir. Ils ont quelque chose de bizarre, de décalé, de fragile, qui confusément nous lie. Charlotte vole. Le stylo du prof, les échantillons gratuits à la caisse du Sephora, un soutif chez H&M, la timbale d'un aveugle. Juliette est dyslexique. Un handicap auquel personne ne croit, car il est invisible, mais moi, en l'observant, je me rends compte des efforts qu'elle doit fournir pour le dépasser. Octave est complexé. Il a mué tard et en a été traumatisé tellement on s'est moqué de lui. C'est peut-être ce que je vois quand je le regarde dans le vert de ses yeux, cette solitude.

J'aimerais tellement aller plus loin avec lui. Parfois, il plaque sa main en bas de mon dos. C'est très rare et très efficace. J'ai chaud, je fonds littéralement. Très efficace et très insuffisant. Je dis ça comme si je pouvais avoir des exigences sur la question, mais je suis vierge.

Tiens, un des mensonges les plus tristes que j'aie entendus est celui d'une fille de ma classe qui n'a pas osé dire au garçon que c'était sa première fois. Ça se lisait dans ses yeux que ça lui avait tout gâché. Je ne ferais jamais ça, moi. Sur les trucs graves comme ça, je ne mens pas.

– Vous en avez pour combien de temps ? je demande au dépanneur.
– Je dirais une dizaine de minutes.

C'est parfait, les invités arrivent dans cinquante minutes. Je récapitule les choses à faire dans l'ordre en rentrant.

Boire un grand verre d'eau.

M'occuper des bouteilles.

Et puis ?

Reprendre une douche.

Et puis quoi ? J'ai du mal à me concentrer tellement le dépanneur tape fort sur la machinerie.

M'habiller.

Et puis ?

Me créer mon personnage. J'en ai plusieurs. Celui quand j'arrive le matin au lycée. Il me faut toujours quelques secondes sur le trajet pour reprendre la pièce où je l'ai interrompue la veille, faire corps avec la vie que je me suis inventée. Celui que j'ai avec mes potes, celui que j'ai avec les profs, avec Nathalie, avec ma mère. J'ai une voix et un masque adaptés à chacun pour trouver les mots, les gestes, me faire aimer. Avec le mensonge, je joue et je ne joue pas. Je suis là et je ne suis pas là. Je suis une personne et puis une autre et faire la navette me fascine comme quelqu'un devant un film d'horreur qui regarde entre ses doigts.

Et puis ?

C'est drôle, j'ai l'impression d'oublier quelque chose.

# 10

Le silence m'engourdit. Petite, quand je trouvais le temps long, je m'étais inventé un jeu. Assise en tailleur, j'ouvrais plus ou moins les paupières, comme un petit volet. Rabattu entièrement ou à moitié, le monde apparaissait différemment. Ainsi, je découvrais des nouvelles couleurs aux objets, aux paysages. Mais ce que j'aimais surtout regarder, c'était les gens qui passaient devant mon volet. Je rentrais dans leur tête, devenais cette femme aux seins pointus, cet homme au gros ventre, ce petit garçon qui apprenait à marcher. Je m'imaginais des vies, je me créais des mondes, des pensées, des problèmes. Aujourd'hui, tout a changé. Si je baisse à demi les paupières, je me vois de l'intérieur. Une fille qui ne pardonne pas à ses parents la fin de son enfance enchantée, cet immense royaume dans lequel j'avais parfois l'impression de quitter la Terre pour m'élancer dans l'univers, tellement j'étais heureuse, tellement j'avais foi en tout. Même après tout ce temps, ma colère refuse de s'en aller. Elle a forgé la personne que je suis et que personne ne connaît, pas même Octave.

*Surtout* pas Octave. Il ne pratique pas le mensonge. Même sourire, il ne sait pas faire semblant. Du coup, avec lui, mentir est un sport différent d'avec les autres. Je ne dis rien, je garde pour moi, je reporte,

je procrastine.Ça porte un nom : le mensonge par omission, mais je préfère parler de « vérité tue ». Ça fait « la vérité qui tue », j'aime bien.

⋆

*Ma mère rit, un rire de petite fille. L'atelier du peintre est un donjon rempli de blanc. Quand j'y suis, les murs et les meubles s'agitent, me disent : « Tu ne devrais pas être là. » Je suis d'accord avec eux. D'autant plus qu'ici, tout m'écœure. Les bouteilles de vin entamées, l'odeur de térébenthine, le tabac froid dans les cendriers renversés, les tubes de gouache séchée, l'accent de l'homme, ses cheveux noirs, son teint très mat, ses doigts sales, sa voiture en désordre, leurs messes basses.*

⋆

C'est drôle. D'être seule à attendre fait tout revenir.

# II

Plus que quarante minutes avant leur arrivée. Putain ! Je ne peux pas croire à ce qui est en train de se passer. Quelqu'un va surgir de quelque part, me taper gentiment sur l'épaule et me dire : « Allez, ma vieille, on t'a bien eue. Tu peux sortir. »

Soudain, j'entends le dépanneur se mettre à jurer – d'abord *Merde*, puis *Saloperie de merde*, puis *Bordel de saloperie de merde*. J'appuie sur la sonnerie.

– Tout va bien avec le réparateur ? J'entends des drôles de bruits.

– Bien sûr, me répond la voix. Un ascenseur, c'est quand même un gros machin. Tu veux reprendre notre petit jeu pour t'occuper ? C'est quoi ton animal préféré ?

– L'ours.

Et ça vient de loin. Très exactement de la première fois qu'on m'a menti et que je m'en suis rendu compte. Une copine de classe m'avait raconté avoir caressé un ours dans un zoo. J'avais *vu* son grand corps soyeux et pataud, j'avais recueilli son museau mou dans mon cou, j'avais senti son odeur de miel frais, j'avais caressé ses longs poils doux comme des plumes. Plus tard, elle m'a avoué avoir inventé cette histoire pour être mon amie. Je ne lui en ai pas voulu,

au contraire. J'étais impressionnée et ravie des belles images qu'elle avait fait naître en moi, malgré leur invraisemblance. Le mensonge sans malveillance, pas pour se défendre ou attaquer, le mensonge comme une histoire. On ne ment pas à neuf ans, on raconte. C'est aux adultes de faire la différence.

– Tu regardes quoi à la télé ?

– Je ne regarde pas la télé.

Pas besoin. Les films, je me les fais dans ma tête.

– Tu es honnête ?

Honnête, honnête. C'est une qualité chez un poissonnier, un banquier, mais pour le reste…

– Oui.

– Bon, parle-moi un peu de ce concours de danse.

Qu'est ce qui m'a pris d'inventer ça ? D'habitude, j'ai plutôt tendance à mentir sur des choses qui seraient bien si elles étaient vraies, mais la danse, vraiment, je m'en fous.

– Il mène à quoi ?

– Ça dépend si je choisis la danse classique ou moderne. Le classique, c'est la Russie, le moderne, ce sont les États-Unis. J'ai le choix. Mon corps répond bien aux deux, je peux devenir qui je veux.

Comme quand je mens.

– Parle-moi de ton immeuble, de tes voisins. Ils sont français ?

– Américains.

– Les Américains, ils font toujours comme s'ils étaient vos amis, ils vous appellent par votre prénom. Ils ont l'air détendus et simples et après ils coupent leur téléphone, ne répondent pas à vos mails. Je le sais, c'est un client qui m'a dit ça. J'apprends beaucoup de choses comme ça, en discutant avec les clients. Je pourrais écrire un livre. Ma femme me dit ça.

– Ah oui ?

– Dis donc, Hermione, on commence à bien se connaître tous les deux et je voudrais te dire : tu as vraiment quelque chose de spécial. Et crois-moi, j'ai de l'intuition avec tous les gens qui passent dans nos ascenseurs, même si je ne les vois pas physiquement. Une fille comme toi, je n'en ai connu qu'une.

Qui ça, je m'apprête à lui demander, mais au fond, je m'en fous. Je le sais très bien que je n'ai rien de spécial. Les deux personnes qui étaient censées m'aimer le plus au monde, j'ai eu la preuve, longue et douloureuse, que je les indifférais. Non, la vraie Lucile n'intéresse personne.

# 12

Un jour, Maman est revenue. C'était pendant le petit déjeuner, le quarante-troisième sans elle. Quarante-trois jours ! Une éternité, pour une enfant de dix ans et demi. J'essuyais une goutte de jus d'orange sur la table quand la porte s'est ouverte. Elle était là, dans une robe jaune que je ne lui connaissais pas. Je me rappelle avoir serré le torchon dans mes mains, ne pas avoir souri ni bougé, alors que je m'étais imaginée mille fois me jetant contre elle pour respirer son odeur, la serrer à me faire mal.

– Tu es là, Maman ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Ce qui s'est passé, a-t-elle répété, les yeux rivés au plafond.

Elle n'a pas ouvert les bras, alors j'étais juste venue poser ma tête contre son ventre, sans savoir quoi faire du reste de mon corps. Papa s'est levé à son tour, sa chaise a basculé en arrière. Un silence a suivi, avant qu'elle nous tourne le dos et monte à l'étage. Nous nous sommes regardés, Papa et moi, pour nous assurer que nous avions vu la même chose, puis, d'un pas précipité, il est monté la rejoindre et moi, je suis restée seule. Je ne sais même plus ce que j'ai fait. Peut-être bien que j'ai dû partir à l'école.

À mon retour, tout s'était joué sans moi. Ils avaient arrangé leurs affaires, conclu leur petit pacte de

traîtres, décidé de leur destin et du mien, de celui de L'Enchantée : Papa m'a prise à part.

– Ma chérie, viens. Viens avec moi.

Nous avons marché jusqu'au ruisseau. Nous avons contemplé la vue, les collines, la petite ferme avec ses chèvres.

– Je vais partir, ma chérie.

– Plus longtemps que d'habitude ?

– Oui. Ta mère et moi… c'est compliqué.

Je n'ai rien pu répondre. Mon cerveau avait gelé.

– Mais je reviendrai très bientôt ! s'est-il exclamé d'un ton faussement enjoué.

– Pour Noël ?

– Bien sûr !

Il mentait. Je l'avais vu à sa trop grande assurance que contredisait son regard fuyant. Il est monté dans la voiture, a claqué la portière, me laissant face à mon reflet dans les vitres teintées.

Ma mère s'est mise à beaucoup grossir. Un jour, en rentrant de l'école, je l'ai découverte tentant d'enfiler sa robe jaune et fondant en larmes. Je me suis jetée dans ses bras.

– Pourquoi, Maman ? Nous étions si heureux avant.

Elle avait éclaté d'un rire aigre.

– Heureux ? Heureux ! Mais qu'est-ce que tu racontes ? C'est quoi ces bêtises ? Grandis un peu. Il faut savoir quitter l'enfance.

L'Enchantée a été vendue. Maman et moi allions partir vivre à Paris, « la Ville lumière ». Et Papa ? Il allait changer de vie, partir construire un bateau et vivre dessus, accoster sur des îles si sauvages qu'elles n'avaient pas de nom. Il voulait à ce point nous fuir qu'il quittait carrément le continent et la téléphonie.

La trahison était totale, mes parents, ma maison, mon enfance, j'avais tout perdu.

# 13

Cela fait quelques secondes – minutes ? – que les bruits au-dessus de ma tête se sont arrêtés. Je presse le bouton rouge.

–Je n'entends plus rien. Que se passe-t-il ?

– C'est normal. On opère un changement d'équipe.

– Parce que la panne est trop grave ? C'est ça ? Dites-moi la vérité.

– Mais non, Hermi… Hermione. C'est à cause des horaires syndicaux.

Des horaires syndicaux ?! Il se fout de ma gueule ?

– Quel est ton animal préféré ?

– La pieuvre.

C'est l'invertébré le plus intelligent. Elle est capable d'élaborer des stratégies très complexes pour s'échapper d'un aquarium. Je connais comme ça un tas de conneries sur un tas de conneries. L'invention du béton, la valeur du B au scrabble (3), la différence entre une biche et un chevreuil, pourquoi les poules continuent de courir la tête coupée. Bien mentir, c'est savoir combler les blancs avec n'importe quoi. C'est dans les silences que la vérité surgit comme un diable de sa boîte.

– Si tu pouvais embrasser quelqu'un, là, tout de suite, ce serait qui ?

– Le Père Noël.

Octave. Pourquoi ne se passe-t-il rien entre nous ? On se comprend, pourtant. Quand il ferme les yeux parce qu'il réfléchit, parce qu'il savoure quelque chose, parce qu'il hésite, je vois passer sous ses paupières des rêves d'enfance, des vélos lancés sur la route, ce regret de ne plus pouvoir esquiver la réalité. Je peux précisément repérer cette part de lui qui préfère flotter, puisque j'ai la même. La réalité me dérange. Pire, elle me terrifie. Qui veut savoir que les étoiles meurent, que dix millions de personnes en France vivent sous le seuil de pauvreté, que deux enfants par classe sont victimes d'inceste. J'aime m'immerger dans la fiction : les forces du mal s'y déchaînent aussi, mais n'ont jamais *réellement* blessé personne.

– Hermione ?

– Oui ?

– Tu t'appelles vraiment Hermione ?

– … Pourquoi ?

Il s'est renseigné et sait qu'aucune Hermione n'habite l'immeuble ?

– Écoute, ça se complique.

– Comment ça ?!

– … Je vais t'expliquer ce qui se passe. L'officier de secours vient à l'instant de m'en informer. Nous avons un problème de parachutes. Les parachutes, c'est quoi ? C'est un dispositif destiné à éviter que l'ascenseur tombe sous l'effet d'un poids trop important. On a essayé de s'y prendre autrement, mais ça n'a pas marché. Il va nous falloir remonter la cabine de quelques dizaines de centimètres, ce qui devrait débloquer le système. Ça va prendre du temps.

– Combien de temps ?!

– Du temps. C'est tout ce que je peux dire.

– Ce n'est pas possible !!! Mon concours !

– Tu n'as pas de concours de danse, Hermione. Il n'y a pas de concours de danse aujourd'hui. Ni à l'Opéra de Paris, ni nulle part. Ce n'est pas la saison.

– Vous foutez ma vie en l'air !!!

– Rien que ça ? Oh hé, redescends sur terre. Tu es juste coincée dans un ascenseur, c'est arrivé à des gens bien plus importants que toi qui n'en ont pas pour autant fait des tartines.

– Oui, je sais, Bernard Tapie et je ne sais plus qui. Mais je m'en fous d'eux. Ce que je vois, c'est que c'était grave comme problème et que vous me l'avez caché depuis le début !

– J'ai menti, mais je savais que j'allais te dire la vérité plus tard, alors ça ne vaut pas, si ?

Il raccroche. Mes potes sont là dans vingt minutes. Je me retiens de hurler.

⋆

*L'homme aux cheveux noirs tire ma mère par le bras, il la relève du canapé et avant qu'il puisse la serrer contre lui, elle se tortille, gracieuse. Elle porte sa robe verte et ses perles autour du cou, qui ressemblent à des petites dents de bébé. Le bras passé derrière elle, il pose la main sous son sein et ils dansent, pieds nus, dans le salon, au rythme d'une musique silencieuse. Papa est quelque part sur une route ou dans un avion. J'essaie de regarder par la fenêtre pour voir s'il arrive, mais je ne vois que le reflet de leur couple.*

⋆

# 14

Encore dix-huit minutes avant l'arrivée de mes potes, et plus que vingt pour cent de batterie. Ça devrait suffire. Ça *va* suffire. Il le faut. Leur amitié à tous m'est trop précieuse. Il émane d'eux, ces gosses de riches, une si belle aisance dans les gestes, dans l'énonciation de leurs « grandes idées » notamment quand ils réfléchissent à la manière de gagner plus d'argent que leurs parents et cela sans travailler, que cela me fait rêver.

Parfois, il m'arrive de rester figée sur place, frappée soudain par cette conscience que je suis pauvre alors qu'ils sont purs, c'est le mot qui me vient, qu'ils sont jeunes tandis que je suis vieille déjà à quinze ans, vieille parce que consciente que rien ne dure. Heureusement, je me reprends toujours très vite, réflexe de menteuse qui est de ne jamais perdre la tête.

Un faux pas, un lapsus, je ne sais pas ce qui me trahira un jour. Peut-être rien, jamais. Peut-être que je suis immunisée, comme on l'est contre un méchant virus. Je veux le croire. Quand j'arrive au lycée, quand je rencontre une nouvelle personne, quand j'ai un service à demander, quand je subis une épreuve, je suis une fille qui a conduit une Jaguar, visité un refuge pour paresseux, une fille qui part skier le week-end au Maroc. Je peux être énergique, confiante, sexy, au moins le temps que dure la scène.

⋆

*Je suis assise à l'arrière d'une voiture en désordre et qui sent la cigarette. Nous venons d'emprunter un chemin de terre. L'homme aux cheveux noirs murmure quelque chose à ma mère que je ne peux pas entendre. Il a une main sur le volant et l'autre, je ne vois pas. J'ai sommeil. Mes yeux s'ouvrent et se ferment. La voiture s'arrête devant une maison. Ma mère me dit en se tournant vers moi : « C'est bien mon bébé, tu vas dormir comme une gentille petite fille. »*

⋆

# 15

C'est par la boulangère que j'ai appris la vérité. Elle discutait avec une cliente, elle ne m'a pas vue entrer. Ma mère était partie avec un homme, cet homme l'avait quittée, elle était revenue chez nous. Je me souviens d'avoir eu, très clairement, l'impression d'être en bois. En bois ou en pierre, en tout cas quelque chose qui ne sent rien si on le touche.

– C'était qui, cet homme ? avait demandé la cliente.

– L'Espagnol. Esteban Almaviva. Le peintre.

D'un coup m'est revenu leur baiser dans l'atelier. Et le regard de ma mère qui signifiait : « Ce que tu es en train de voir n'existe pas, n'en parle à personne, oublie-le. » J'avais essayé, réussi, même si par la suite, mon père allait souvent me demander :

– Pourquoi tu passes ton temps à t'essuyer la bouche ?

Je suis sortie de la boulangerie en reculant.

Je me souviens du retour vers la maison. De mon cœur qui battait à se rompre, des rafales de vent me giflant le visage, de ce que je réalisais peu à peu. Ma mère trompait mon père avec un homme dont elle était folle amoureuse.

Elle a voulu tout quitter pour lui et puis ça a foiré. Elle est rentrée piteuse, brisée, honteuse, traîtresse, ne sachant plus où aller – pas pour nous retrouver, Papa et moi.

J'avais donc une responsabilité dans tout ce malheur. J'étais complice.

Quelle fille suis-je devenue après ça ? Furieuse, solitaire, désobéissante. Et menteuse.

Mentir pour s'échapper, se sauver.

# 16

– Ça t'est déjà arrivé ?

La voix me tire de mes souvenirs. Je suis prisonnière d'un ascenseur et un vieux gars de l'assistance Otis se tape un délire pervers à me pourrir la tête.

– Ça t'est déjà arrivé ? répète-t-il.

De quoi il parle ? Non, mais c'est qui ce mec ? Je le connais ? Il me connaît ? Il a compris que je racontais n'importe quoi sur ce concours de danse, et alors ? Ce sont des mensonges de rien ça, tu crois quoi ? J'en fais des plus grands d'habitude. Des bien plus beaux. Des légers qui aplanissent les obstacles de la vie comme on prend une pastille quand on a mal à la gorge. Des qui protègent. Des qui empêchent de s'écrouler. Des qui redonnent confiance.

– Alors, ça t'est déjà arrivé ?

– Arrivé quoi ?

– D'être coincée comme ça ?

– Dans un ascenseur ?

– Oui, enfin pas que. Coincée dans les embouteillages, coincée dans une cabine de ski, dans des toilettes, je ne sais pas, coincée… coincée dans…

Coincée dans un mensonge, allez, vas-y, dis-le, si tu crois que je ne te vois pas venir. Bien sûr que ça m'est arrivé. Une fois, je n'ai pas su me dépêtrer d'un voyage en Grèce que j'aurais fait avec une bande de

potes tous amoureux de moi. Mais il se trouve que la fille à qui je l'avais raconté m'avait aperçue sur le parking d'Auchan. Impossible, il devait s'agir d'un sosie. Non, elle était certaine que c'était moi. Il avait fallu que j'en surajoute, que je décrive la chaleur qu'il faisait cet été-là à Athènes, la visite du Parthénon, le nom de la plage où un ami avait été piqué par une méduse. Dans ces cas-là, mes mensonges, je les compare à un train sans frein avec un conducteur qui doit faire son possible pour éviter de tomber dans le ravin. Au final, je n'ai plus revu cette fille qui aurait pu devenir une amie.

– Ça ne m'est jamais arrivé de rester coincée. Je rebondis toujours, dans la vie.

Et parce que ce que je dis est vrai, une pensée me vient. Aujourd'hui, c'est mon anniversaire et c'est *pour ça* que ça va le faire. Je vais sortir à temps. Il ne peut en être autrement. Je me relève, je me souris avec assurance dans le miroir et me revient ce qui s'est passé hier. En cours, Octave a subitement eu froid et sans un mot, il a pris son manteau sur la chaise, l'a posé sur ses épaules comme une petite cape, a rassemblé les manches autour de sa gorge comme des ailes et ce geste, en apparence de rien du tout, m'a signifié que quelque chose allait être possible entre nous. Mais es-tu capable d'aimer et d'être aimée, Lucile ? Aujourd'hui, quand tu es en présence d'un homme et d'une femme, d'un parent et d'un enfant, prêts à beaucoup de choses l'un pour l'autre, tu te demandes qui trompe qui, qui va détruire qui. Comment penser autre chose quand le seul amour dont j'ai été témoin reposait sur le mensonge ? Je le voudrais si fort, pourtant.

J'ai envie de lécher les boutons de l'ascenseur, de retrouver l'âge tragique de mes six-sept ans, le désir de faire des choses interdites, absurdes.

# 17

Si je ne pète pas les plombs, c'est que je suis forte. Ce n'est pas faible un menteur, c'est le contraire de faible. Ce sont des gens qui savent transformer. Par exemple, ce voyage en ascenseur est une aventure invraisemblable dont je rirai plus tard. Ma mère avait ce don de voir le bon côté des choses.

Je n'arrête pas de penser à elle. Je ne préférerais pas, mais c'est inévitable. Quand je suis trop longtemps seule, des images d'elle me viennent, des bouffées d'angoisse, comme si j'avais oublié de respirer quelques secondes.

Je n'ai pas eu de peine à fabriquer le mythe que je sers à tous mes potes d'aujourd'hui. Ma mère, très belle, des cheveux en cascade, une voix douce, poétique, entêtante, un caractère solaire. Je leur raconte comment elle quittait la table entre deux plats, nous abandonnant père et fille dans la salle à manger aux candélabres allumés même l'été, pour revenir dans une nouvelle robe, gris argent, vert libellule, jaune sable, prenant sa taille, moulant ses seins. Je leur décris sa façon de prononcer certains mots ennuyeux et parfois même des phrases entières en italien, pour leur donner une résonance joyeuse. Sa mort, un soir

d'été, au volant de sa Jaguar sur une route de campagne, nous a laissés, mon père et moi, dévastés. Je vois à leurs regards qu'ils m'envient cette mère de fiction et en particulier Charlotte qui ne s'entend pas avec la sienne, une chef d'entreprise débordée et glaciale.

Ce que je raconte sur ma mère, c'est le mensonge dans toute sa splendeur. Qui aurait envie d'entendre la vérité dans toute sa laideur ? De savoir que quand je rentre le soir, je la découvre dos à la porte, assise sur son lit au-dessus duquel elle a accroché un tableau de son peintre espagnol. Que quand elle se retourne, elle regarde à travers moi en écarquillant ses yeux vitreux, ce qui a pour effet d'arrondir son visage, d'en dilater la laideur, sa peau bouffie, son teint gris comme les pierres, comme le béton des trottoirs, comme les montagnes de pluie.

Il me suffit d'un coup d'œil pour savoir qu'elle a bu. « Tu as bu », je lui dis. Elle me répond « Non », la voix pâteuse, le regard flou. Je ne la supporte plus. Quand je mets le couvert, je lui réserve l'assiette ébréchée, le couteau mal lavé, la serviette tachée. Par peur de la contagion, je ne me sers pas du même savon, je ne bois pas dans son verre.

Il m'arrive de regarder des photos d'elle de la vie d'avant. Pas la nuit, c'est trop dangereux. Je le fais plutôt le matin, et de préférence quand il fait beau. Et tandis que je les regarde, les jours s'entrechoquent, passés et présents, comme des pommes et des oranges renversées sur l'étal d'un marché.

# 18

« Ma mère est morte. » La première fois que j'ai articulé cette phrase, j'ai eu l'impression que quelque chose de laid se détachait de moi, comme pour me purger. Quelque chose de difficile à décrire avec des mots, mais j'essaie : un vide trop pesant, une odeur trop visuelle, une absence trop présente.

Aussitôt après, je me suis sentie légère. Épurée.

Plus proche de mes amis, de leurs vies parfaites. Plus proche de leur réalité.

Plus réelle.

# 19

Je regarde ma montre. À cette heure-ci, Charlotte et Juliette se sont rejointes chez Charlotte et commencent à se préparer.

Je les imagine toutes les deux vautrées sur le lit, calculant l'heure à laquelle elles partiront pour être en retard. Elles aiment se faire désirer. Mais pourront-elles attendre jusque-là, tellement leur impatience est grande ? Elles n'en sont pas revenues quand je leur ai annoncé que j'organisais une fête chez moi. Elles ont tellement insisté pour venir voir où je vivais, j'ai tellement différé. C'est qu'il m'en a fallu du temps pour concevoir mon plan.

Je ne sais pas en quoi elles seront déguisées, elles veulent garder la surprise. Je n'aime pas tellement ça, les surprises, moi. Je crains que tout m'échappe. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles je mens, le besoin de tout contrôler.

Mais je peux essayer de deviner. Charlotte, c'est elle que je connais le mieux. Je peux même prévoir les gestes appuyés qu'elle fera ce soir pour se recoiffer, ses rires, ses jeux de jambes. Elle est douée pour mimer la désinvolture, attirer les garçons alors qu'elle en a peur. Ce n'est pas un hasard si son mec est mou, flegmatique, a en permanence l'air de se réveiller. Mais

ça, je ne lui dirai jamais. Il y a des limites à la franchise. Il y a des limites à la vérité.

Bon, en quoi elle sera, ce soir ? Je l'imagine dans une robe de sirène, avec des écailles brillantes.

Juliette, j'ai plus de mal. Elle est tellement inexpressive, lucide, un état qui me paraît incompatible avec la vie, qui n'est qu'échappées belles. Quelqu'un de trop lucide ne se raconte pas d'histoires. Elle, je l'imagine en glaçon, tiens.

# 20

Texto d'Octave : « Je peux venir un peu avant les autres ? »

Je ne réponds pas. Quand on se verra, je lui dirai que j'étais débordée par les préparatifs. Ah, non, je lui dirai : « J'ai été *coincée* par les préparatifs. » C'est la vérité vraie.

Il n'y a que quand je suis avec lui que la voix du mensonge se tait.

Il me plaît au point que j'ai parfois envie de lui confier : « Je ne suis pas celle que je dis être », « Aide-moi à me trouver ».

Je me retiens de le faire, j'ai si peur de le perdre.

# 21

Vingt minutes. Imagine si tu n'es pas là à temps, Lucile. Tu n'as pas envie ? Il le faut pourtant. Ferme les yeux et sois courageuse.

Que découvriront-ils si tu n'es pas là ?

Arrivés par grappes, bruyants, excités, râlant contre l'ascenseur en panne, ils vont sonner au cinquième, s'impatienter derrière la porte. « Comment ça, il n'y a personne ? » « C'est quoi ce bordel ? » L'un d'eux va regarder autour de lui, découvrir la petite porte cachée dans les motifs du marbre. « Venez voir ! » Ils vont emprunter les vilaines marches en se poussant du coude, s'engager dans un couloir où flotte nuit et jour la même odeur de javel, frapper à la porte rouge où sur un bout de papier figurent deux noms, celui de ma mère et le mien, maladroits, honteux, encore médusés de ce qui leur arrive.

Mais merde, j'ai laissé la porte ouverte ! Je pensais en avoir pour trois secondes à aller chercher les bouteilles à la cave. Referme les yeux et recommence depuis le début, Lucilus. Que découvriront-ils si tu n'es pas là ?

Arrivés par grappes, bruyants, excités, râlant contre l'ascenseur en panne, ils vont pousser la porte entrouverte. Ils entreront, m'appelleront, foutront le bordel pour me punir de ne pas être là sans envisager une

seconde que je puisse avoir eu un problème, avoir besoin d'eux. Les riches ne sont pas généreux. Je ne leur en veux pas, je les plains. Ça n'est pas simple pour eux. Ils se ressemblent, ils n'ont pas d'opinions propres. Ils se retrouvent toujours, unis par la même clope, le même joint, la même bouteille de vodka, ces enfants privilégiés, dont certains, menacés par les enlèvements, n'ont pas le droit de se déplacer sans leur chauffeur. Ils respirent les mêmes relents d'un monde sans idéaux, obsédé par la consommation.

Octave, timide comme il est, suivra les autres, le regard tourné vers l'entrée pour surveiller si j'arrive. Et alors, j'apparaîtrai au bout d'un temps indéterminé, dans mon jogging H&M, mon tee-shirt informe écrit dessus « Mort aux sandwichs » ramassé à côté de la poubelle de l'immeuble. Là où j'avais trouvé un uniforme complet de la police française des années quatre-vingt et cinq petites boîtes de caviar périmé.

Bien sûr, je pourrais annuler. Il me suffirait de les appeler, Charlotte, Juliette ou Octave, pour les prévenir que j'ai bouffé un truc, que je suis malade comme un chien, de leur décrire mes douleurs dans le ventre, des flèches de Sioux. Mais il n'en est pas question. Cela fait des années que j'attends ce moment. Fêter mon anniversaire avec eux est une reconnaissance, la récompense de tant d'efforts, la victoire d'une guerre des nerfs à la merci d'allusions malignes, d'ombres farceuses qui me sauteraient dessus en criant « Bouh ! Tu mens ».

C'est d'autant plus essentiel que cette soirée ait lieu que depuis quelque temps, je capte des regards sceptiques. Celui de Charlotte, la semaine dernière, quand elle m'a fait répéter le nom du palace où j'étais censée avoir passé le week-end avec mon père. Celui

de Juliette, quand elle m'a demandé où était enterrée ma mère et qu'il m'a fallu trois secondes de trop pour répondre que ses cendres avaient été dispersées du sommet de la tour Eiffel. Je les sens se poser des questions, se demander où me situer exactement. Je surprends des regards prolongés, convaincus d'être discrets, qui me brûlent la peau. Depuis quelque temps, je ne sais pas pourquoi, c'est une évidence, je mens moins bien.

# 22

Je passe un doigt sous mon aisselle : je pue. Je me relève et alors, je vois ma tête affreuse dans le miroir, les joues rouges, comme si on m'avait giflée, et les lèvres sèches, presque blanches. Comme prématurément vieillie.

– Hermione ?

Ça me fait un coup dans le bide chaque fois qu'il prononce ce prénom. Mais quelle idée ! Pourquoi ce mensonge ? Parce que je n'ai pas le droit de prendre cet ascenseur. Non, Lucile, arrête de te raconter des salades. Tu as menti car tu ne sais plus faire que ça. Tu n'acceptes plus que ce qui t'arrive soit le fait d'un enchaînement de cause à effet et non pas le produit de ta volonté.

– Hermione, Hermione… Si je ne me trompe pas, c'est la première fois que je croise quelqu'un qui s'appelle comme ça. Il ne doit pas y en avoir beaucoup dans ton entourage.

– Si si, il y en a. Des Hermione, des Lancelot, des Olympe, des Côme…

Je cherche d'autres exemples, je n'ai qu'à piocher dans ceux du lycée, et pourtant : le vide.

– Tu ne serais pas un peu mytho ?

Mytho comme mythomane ? Non, mytho comme mythologique, je raconte des histoires. Ce n'est pas pareil.

– Tu ne me réponds pas, c'est ton droit. Mais tu dois savoir que de par mon métier, je sais repérer des choses que peu de gens soupçonnent.

– Ça veut dire quoi, ça ?

– Ça veut dire que j'ai du mal avec les menteuses. Ça me fait penser à mon ex. La mère de ma fille, qui, je le crains, prend le même chemin. Elle m'a juré qu'elle ne prenait pas la pilule, alors que si. À seize ans ! Non, mais vous croyez que ça leur fait quel effet aux gens à qui vous mentez ? Ça vous arrive d'y penser ? De vous mettre à leur place ? Réfléchis à ça, Hermione de mes deux. Tu as largement le temps, crois-moi.

La tonalité s'éteint.

Merde. Merde. *Merde*.

Vite, penser à un truc pour oublier ce qui risque d'arriver si je ne sors pas à temps. Penser à quoi ? Rien ne vient. À croire que même en pensée, je n'arrive plus à m'échapper.

# 23

Je pourrais appeler Nathalie pour lui expliquer ce qui se passe, lui demander de les accueillir si je ne suis pas sortie à temps, mais je ne veux pas. Elle a semé des graines de confiance en moi, des graines d'amour, des graines de connaissances.

La décevoir me flinguerait. Je lui dois tant.

Ce n'est pas pour rien que ma mère la déteste, ma mère qui n'a rien à me transmettre, ni richesses, ni idées, ni même une nostalgie de temps meilleurs. Je ne sais plus rien d'elle. Je ne sais plus rien *grâce* à elle. Elle traite Nathalie de grenouille de bénitier, mais la vraie raison de sa détestation, c'est que Nathalie lui fait réaliser son incompétence de mère, et cherche à la faire redescendre sur terre. Elle lui dit que vivre avec le RSA et l'allocation parent isolé n'est pas suffisant, qu'elle devrait prendre un boulot, n'importe lequel.

Pour le coup, je ne vois pas ce qu'elle pourrait faire, elle est en état de rien. Même pas le pire des métiers. Je pense à Gabrielle, la prostituée. Elle a quarante ans, mais paraît tellement plus. Son boulot l'épuise. Sa chambre est très simple, un peu décevante. Je dis ça parce que je m'attendais à trouver des fouets, des masques, et qu'à part le lit recouvert d'un drap rose en faux satin, un guéridon à côté de la kitchenette cachée dans un placard et quelques peluches tout à

fait décalées, il n'y a rien. Un soir, elle s'est jointe à nous pour le dîner. J'étais surprise, car quand Nathalie le lui proposait, elle faisait toujours une petite moue de regret pour dire qu'elle était désolée de ne pas pouvoir venir. Mais cette fois, elle a répondu : « Pourquoi pas ? » Ce n'était pas très enthousiaste comme réaction, mais elle est venue. Elle portait une robe très sage, ses cheveux étaient tirés en arrière. Personne n'aurait pu deviner son métier.

# 24

J'ai encore combien de temps ? Quinze minutes. Ça peut encore le faire.

Mais je n'arrive pas à me défaire de cette fichue impression d'avoir oublié quelque chose. Ma robe est suspendue dans le dressing, la bouffe est prête, l'alcool aussi, j'ai prévu la musique, alors quoi ?

Texto d'Octave : « Tu ne veux plus me parler ? » Que répondre à ça ? Rien. Aucune phrase, dans aucune langue.

Tout semble se refermer sur moi comme un piège.

# 25

Mon portable sonne. De nouveau, mon père. Il n'a jamais autant cherché à me joindre. Au début, il m'appelait de son chantier naval et puis, souvent, au bout d'un moment, la ligne se brouillait. De semaine en semaine, sa voix s'était creusée, les mots s'étaient vidés, comme si le désamour entre mes parents avait provoqué le nôtre. Il aurait dû lutter contre cela. *Nous* aurions dû lutter. On est deux à s'aimer moins. Alors, je ne décroche pas. Je fais l'autruche. Cette politique a déjà fait ses preuves, même si les exemples me manquent. Austerlitz, les Dardanelles, les Malouines ?

Texto : « Ça me rend trop triste de te savoir seule pour tes quinze ans. J'aimerais être là. Je vais t'envoyer des fleurs. »

C'est du bluff. Comme quand il m'affirme en chialant que je suis la seule personne qu'il aimera toute sa vie. Si c'était vrai, il ne serait pas parti à l'autre bout du monde. Il ne m'aurait pas laissée seule avec une mère dépressive. Il nous aurait donné de l'argent.

*De l'argent.*

Putain de putain, c'est ça que j'ai oublié, les drag-queens ! Comment je peux avoir zappé un truc pareil ?! Calme-toi, Lucilus. Concentre-toi. Raconte-toi comment tu as eu l'idée.

C'est chez Gabrielle que tu as trouvé leur flyer – *chanson live, danse, effeuillage burlesque pour animer des fêtes d'anniversaire, d'obtention de diplômes*. Ah, mais voilà ! « La fureur d'être dans la vérité », tu l'as lu sur leur flyer.

La vraie raison de leur invitation, même si tu les admires depuis que tu les as vues défiler à la Gay Pride, avec leurs regards de biche, leurs visages mirages, que tu les trouves courageuses d'être une chose et puis une autre, plus vraiment homme, pas exactement femme, reines et freaks, c'est que tu as quarante-huit heures pour réunir 3 000 euros, sinon ta mère et toi serez expulsées. Souviens-toi comme elles ont vite compris quand tu leur as décrit le contexte – avenue Foch, tes quinze ans –, leur as proposé que chaque invité te donne ce qu'il veut et qu'elles te filent une com. C'est peut-être une idée à la con, mais alors ces 3 000 euros, tu les trouves où, tu peux m'expliquer, Lucilus, ce que ça donnerait, ta mère et toi en foyer ?

Je me mets à frapper de toutes mes forces sur la sonnette.

– Faites-moi sortir !

La voix décroche aussitôt.

– Tu as envie de faire pipi ?

– Oui !

Atrocement. Ce n'est pas mon plus gros problème, mais c'en est un.

– Je dois sortir, s'il vous plaît, faites-moi sortir.

– Je fais ce que je peux, Hermione. Et toi, est-ce que tu fais vraiment ce que tu peux ?

Mais c'est quoi son problème à ce gars, il se prend pour Dieu ?!

Je devrais l'envoyer chier, la fille que je suis, celle que je prétends être, assurée, riche, puissante, en aurait le pouvoir. Mais ma gorge me serre trop. Un peu comme lorsque je mens trop longuement, que le premier mensonge en appelle un autre, puis un troisième, qu'on voudrait annuler par un quatrième et qu'il serait impossible de revenir en arrière si l'envie nous en prenait.

Nathalie me dit souvent : « Tu dois croire en toi. » C'est qui, moi ?

C'est tellement la panique que j'ai du mal à réfléchir.

# 26

L'élastique de mon jogging appuie si fort sur ma vessie que j'ai la sensation qu'elle va éclater. Je le desserre en me répétant que je suis solide, que mon corps est mon ami, que j'ai toujours pu compter sur lui. Je tente de me souvenir d'une occasion où il me l'a prouvé. Ah, je sais. C'est quand j'élève un mur entre ma mère et moi. Mon corps se raidit et lui envoie des ondes pour qu'elle ne s'approche pas de moi. Il y a tant de reproches que je voudrais lui faire, mais je sais qu'ils lui feraient trop de mal. Alors je les enfouis, les laissant me faire du mal à moi.

# 27

Douze minutes avant l'heure H. Le silence m'oppresse. Je me sens bizarre. Dès que je tourne la tête, la cloison a un temps de retard sur mes yeux. À la pensée de tous ces mètres sous mes pieds, j'ai le vertige, j'imagine les ténèbres du fond. Qui sait que je suis là ? Personne. On racontera mon histoire aux enfants qui voudront prendre l'ascenseur tout seuls, la fille, pourtant grande, qu'on a vue sortir de la cabine après des jours et des jours d'attente, sa silhouette échevelée, sa maigreur de fantôme. J'ai envie de vomir.

Une voix insiste pour que j'appelle Nathalie.

Non, je n'appellerai pas Nathalie.

Mais pourquoi es-tu butée comme ça, Lulu ? Que fais-tu quand tu joues comme ça avec le feu ? Ça n'est pas ton genre pourtant, toi qui n'es que rigueur et discipline, avec tes règles fondamentales du mensonge. *Pas de sortie de route, pas de chemin de traverse. Suivre le programme, ne rien laisser au hasard, ne pas traîner à l'aventure. Occuper l'espace. Marcher droit. Tenir la rampe.*

Peut-être parce que j'ai, au fond de moi, le sentiment de vivre une épreuve irrévocable, comme une peine de prison à purger, une opération chirurgicale à subir.

Texto des drags : « Tu nous donnes le code, baby ? »

Tout à l'heure. Là, c'est trop le bordel. Je ne gère plus rien. On dit que ce qui vous arrive est déjà arrivé à d'autres. Mais pas cette fois. Ce qui est en train de m'arriver n'est jamais arrivé à personne.

# 28

Si ça se trouve, bientôt, je n'aurai plus le choix, faudra que je fasse pipi sous moi. Ça m'est insupportable de rester ici une seconde de plus. Je me relève, j'écarte les portes de quelques centimètres et les tiens ouvertes avec mon pied. Mais face à moi, rien qu'un mur de parpaings. Mais qu'est-ce que je croyais ? S'il y avait eu une issue pour sortir de ce piège, ne serait-ce qu'un trou minuscule, je l'aurais trouvée depuis longtemps.

– Hermione ? Hermione, tu as essayé de sortir ?

Je retire mon pied, les portes se referment en claquant.

– Hermione ?

Je ne réponds pas. Qu'est-ce qu'il va encore me sortir, ce taré ? Il me fait peur. D'un coup de manette, il pourrait écraser l'ascenseur. (Le pourrait-il ? Ne pas y penser.)

– Tu ne réponds plus ? C'est très impoli, ça. Reste polie, Hermione.

– Je ne sais pas quoi vous dire. Et d'abord, arrêtez de m'appeler Hermione. Je ne m'appelle pas Hermione.

Le silence soudain est énorme.

– Tu t'appelles comment ? il me demande.

– Lucile.

– C'est moche.

– Je ne vous ai rien demandé.
– Tu n'as rien d'autre à dire ?
– Sortez-moi de là.
Et il raccroche, ce sociopathe.

# 29

Huit minutes avant leur arrivée. Des bruits métalliques résonnent soudain. Les techniciens sont arrivés. À leurs voix, ils sont trois. Ils en ont réparé combien, d'ascenseurs ? Cent ? Mille ? Ils vont traquer le boulon manquant, la chaîne pas assez huilée, la petite fissure qui a enrayé le système. J'ai confiance, je suis sauvée.

*CLAC*. La lumière s'éteint.

Je me recroqueville comme dans un œuf et dans tout ce noir, au bout d'un moment, je discerne des choses. Des motifs. Des visages. Des présences palpables qui me touchent pour vérifier que c'est bien moi, Lucile, qui suis là en vrai. Pour le leur prouver, je m'étreins moi-même, je me cramponne en répétant dans ma tête : je suis, je suis, je suis.

Je suis un bébé. Je suis un bébé qui envoie chier sa mère, ne lui pose aucune question, ne lui parle qu'en monosyllabes, ne l'aide qu'en la maudissant.

Hier, il m'a semblé qu'elle cherchait ma main, quand je suis allée me coucher. Se pouvait-il qu'elle ait besoin de moi pour autre chose que pousser un meuble, installer une nouvelle toile qui restera désespérément vide, descendre lui acheter une bouteille ?

Qu'elle veuille me dire qu'elle allait mieux ? Ça arrive, paraît-il. Tu te réveilles un matin et la journée

ne t'apparaît plus comme un désert impossible à traverser.

Qu'elle avait compris que c'était le chagrin et non pas son manque de talent qui avait ruiné sa carrière ?

Qu'elle veuille me dire quelque chose, quelque chose qu'elle ne peut pas me dire sans être désinhibée par l'alcool ?

Ma paupière gauche se met à trembler, mes jambes lâchent. En nage et transie de froid, les mains glacées entre mes cuisses, je revois le dessin de Camille Claudel. Elle aurait pensé quoi, dit quoi, fait quoi, Camille ? Rien. Elle ne serait jamais mise dans un tel pétrin. Elle ne savait pas mentir. C'est peut-être ça qui l'a perdue, sa pureté.

Perdue ou sauvée ?

La lumière se rallume quand arrive un texto de Lala et Naomie : « C'est bon, Gabrielle nous a donné le code. À tout de suite. » Si je dois les annuler, je m'en tape. Je ne serais pas leur première déception dans la vie. Mais je n'annulerai pas.

La lumière se rééteint.

De légers sifflements emplissent mes oreilles. On dirait l'instant d'avant le tonnerre. Je me souviens quand un orage grondait en Ardèche, Papa et Maman s'asseyaient sur les marches de L'Enchantée, moi à leurs pieds, et nous restions là à le contempler. Parfois la pluie tombait en longues diagonales argentées, parfois le tonnerre déboulait de l'horizon, parfois des éclairs zébraient le ciel. C'était tellement beau, si loin de nous et là quand même. À la fin, c'est avec lenteur que nous nous remettions en mouvement, comme à regret, et que mon père nous préparait un lait chaud.

Je voudrais vivre comme hier, avant ce jour maudit où mon bonheur s'est envolé. Nostalgie à la con, fous-moi la paix. Ce soir, je suis crevée.

Et si je m'étais trompée ? Peut-être que mes parents ne se sont jamais vraiment aimés. Peut-être qu'il n'y a pas eu que du bon dans mon enfance avec eux ? Peut-être que notre maison était humide, infestée de cafards. Soudain, je ne sais plus si tout cela est vrai. Ma mémoire confond ce que j'ai vécu et ce que j'aurais aimé vivre.

# 30

Pour ne pas penser à ce qui arrive, j'essaie de me réciter l'alphabet, mais mon cerveau fonctionne au ralenti. Un truc me touche l'oreille. Ça n'est qu'un filet de sueur. Où j'en étais ? À R comme regret ? À P comme pipi ? À V comme vé… vé… ? Vestige ? Vétérinaire ?

– Il paraît qu'à choisir, il vaut toujours mieux la vérité.

V comme vérité, pauvre conne.

– Lucile, tu m'as entendu ?

– Oui, pardon. Pourquoi vous dites ça ?

– Parce que les techniciens vont procéder à la manœuvre et que ça va bouger et pas qu'un peu, je ne vais pas te mentir, ha ha. Mets-toi en boule, ferme les yeux ou accroche-toi, comme tu le sens.

Je choisis de garder les yeux grand ouverts. Un espoir insensé se remet à palpiter en moi, comme si tout pouvait encore s'arranger.

La cabine se met à tanguer. La peur m'attrape, me rend petite. J'implore ma mère, celle d'avant, ma joie, ma protection, cette personne qui me disait que la nature pullulait de fées. Ces libellules aux ailes noir et argent, ces chenilles dans le soleil, ces étoiles dans le ciel et même cette pluie d'été, cette aubépine fanée, en étaient. Sourit-elle en se repassant nos

soirs de Noël, nos courses dans les bois, nos jeux de poupées ? Y arrive-t-elle, elle, sans la gorge serrée ? Se pourrait-il qu'elle ne m'ait pas abandonnée ? Se pourrait-il qu'elle reste la seule à vouloir me parler quand ils sauront ce que j'ai fait ? Non, Lucile, non. Qui ose faire ce mensonge, le pire, de déclarer sa mère morte ? Celui qui le fait ne mérite pas d'en avoir une. La souhaitais-je donc, cette mort ?

Soudain, l'ascenseur redémarre avec une lenteur d'altesse fatiguée.

Je me redresse, le corps engourdi. Mon front moite sur la porte fraîche, je m'imagine, moche, de la bave sur le menton, les yeux hébétés, mais libre. Libre, enfin !

Je me projette dans les étapes à venir. Boire de l'eau, m'en passer sur le visage, mimer la surprise en les entendant sonner. Déjà là ? Oh, mais entrez. Buvez un coup en m'attendant, j'arrive. J'enfile au plus vite ma belle robe, les feuilles dorées bruissent sur mes bras, mon ventre, mes cuisses.

Soudain, un soubresaut. Je mets quelques dixièmes de secondes à réaliser ce que mon corps a compris avant ma tête : la porte ne s'ouvrira pas.

La lumière se rallume, crue, concrète.

– Hermione, euh, Lu-ci-le, je ne peux pas ouvrir la porte.

Ne peux pas ou ne veux pas ?!!

– Tu peux peut-être m'aider à t'aider ? Oui ? Non ? Ah, tu ne vois pas comment ? Tu connais le mot « excuses » ? Non ? C'est ballot. Bon, je raccroche. C'est l'heure de ma pause.

Silence de plomb, baisser de rideau. Je voudrais crier, frapper, insulter, m'écrouler à genoux et ne plus me relever. Je voudrais ne pas me rendre à l'évidence

que je ne peux plus faire autrement que d'appeler Nathalie.

Je n'ai plus que cinq pour cent de batterie.

Nathalie décroche.

– C'est moi, ta Lucile… Je suis bloquée dans l'ascenseur.

Ma bouche est si sèche qu'elle me fait mal.

– L'ascenseur ?

– L'ascenseur de l'immeuble. Viens me voir.

Quelques secondes plus tard, je l'entends dévaler l'escalier. Je frappe à la paroi pour qu'elle sache où je suis.

– Tu es là, ma chérie ?

– Oui, Nathalie, je suis là.

Je ne reconnais pas ma voix. Ça s'embrouille, les sons, les mots, les pensées.

– Cela fait longtemps que tu es coincée ?

– Oui. J'ai un service à te demander, Nathalie. Un grand service.

– Tout ce que tu voudras, mon cœur.

– Mon anniversaire…

– Oui ?

– Des amis vont venir. Ils vont sonner au cinquième.

– Je ne comprends pas, Lucile.

Ça sort d'une traite.

– J'ai organisé mon anniversaire chez les Américains. Je t'ai emprunté les clés. Ouvre-leur et dis-leur que j'arrive. Fais-toi passer pour ma gouvernante. Ne crie pas quand tu me verras arriver, je serai laide, tu ne me reconnaîtras pas.

Elle dit quelque chose que je n'entends pas bien. « Merde » ? « D'accord » ? Il y a un silence, puis elle est prise d'une quinte de toux et me dit dans un étranglement :

– Tu n'as pas fait ça.

– Je t'en supplie. Détourne leur attention pour que je puisse aller dans la salle de bains, prendre une douche, m'habiller, redevenir moi.

– Ce n'est pas possible, Lucile.

– Ouvre-leur, Nathalie !

Sa vie est triste, je la rends gaie, elle est vieille, je la rends utile. Elle doit m'aider, ne serait-ce qu'en souvenir de la jeune fille qu'elle a été et à qui personne n'a tendu la main. Cela s'appelle la solidarité.

– Non, Lucile, je suis désolée.

– S'il te plaît, merde !

Ce ton autoritaire, cette méchanceté, ce n'est pas moi, ça.

– Non, Lucile. Cette fois, tu es allée trop loin.

– C'est le dernier service que je te demande, je te le jure, Nathalie.

– Pourquoi je te croirais ?

Je l'entends remonter les escaliers.

Je n'ai plus le choix, je dois annuler. Charlotte, Juliette ou Octave, lequel me croira le plus facilement quand je lui dirai ma crise d'appendicite, l'ambulance qui m'emmène sirènes hurlantes, la perfusion dans mon bras droit ? Qui sera le plus efficace pour prévenir les autres ? Charlotte. C'est elle qui a les nerfs les plus solides. Elle vole dans les magasins. Ma main tremblante saisit mon portable. Vide.

Plus de batterie.

# 31

Envie de vomir. Mes muscles se contractent, mais rien ne sort, même pas le jus d'orange que j'ai bu avant de partir. Je tombe à genoux. Ma mère, je veux ma mère, pleurer dans ses bras mous.

# 32

La cabine se remet à bouger. Mon envie de pipi est insoutenable. Combien de temps je peux encore tenir ? Cinq minutes ? Cinq secondes ? Je n'ai plus qu'une certitude : je veux rester en vie. Cracher sur les voitures depuis un pont. M'abrutir sur Céline Dion. Respirer du linge séché au grand air. Plonger dans une fontaine en Italie.

Soudain, je les entends. Ce sont eux dans l'escalier. Ils arrivent. Ils-arri-vent, ces mots, comme des cailloux dans ma bouche.

La voix.

– Lucile, je vais peut-être pouvoir ouvrir la porte, qu'est-ce que tu en dis ?

Impossible de lui répondre avec tous ces cailloux dans la bouche. Je me recroqueville par terre.

–Tu n'es pas obligée de parler, Lucile, mais promets-moi d'arrêter de mentir aux gens. Fais-moi un signe, tape contre la paroi.

Un temps, et je lui obéis comme l'enfant que je ne suis plus depuis longtemps. Tout ce qui compte, c'est de sortir de là.

Des bruits, mélange de raclements, de chocs, résonnent. La cabine se met à vibrer de plus en plus fort. L'espace d'un instant, je me demande si c'est ça, mourir. La tête me tourne. Je tombe évanouie. Je ne

sais pas combien de temps se passe avant que je ne me reprenne, réalise que l'ascenseur est arrêté sur le palier, que les parois sont écartées. Je me déplie, me relève, douloureuse, chancelante. La porte en face est ouverte.

# PARTIE III

# 1

La première chose que je vois, c'est ma culotte sur la tête d'Henri IV qui semble m'envoyer un signe de réconfort (Henri IV, pas ma culotte). Puis, devant mes yeux hébétés passent une combinaison en latex bleu électrique, un torse couvert de grosses chaînes de rappeur, un costume de disco argenté et alors, je comprends que Nathalie m'a sauvée. Elle leur a ouvert.

Incapable de penser plus loin, je pousse la petite porte sur ma gauche. Je me retiens au mur pour gravir les escaliers vers mon étage, comme si j'étais défoncée. Assise sur les chiottes, pendant un pipi qui semble vouloir durer toujours, j'essaie de reprendre mes esprits, mais tout ce que je trouve à me dire, c'est que je voudrais rester enfermée dans cette nouvelle cage, ne plus voir personne, pelotonnée, comme si je n'étais pas encore née. Mais il faut bien vivre, grandir, vieillir, aimer et être aimée même si, à cette seconde, je me demande bien par qui.

J'entre chez moi, la clé est sur la serrure. Ma mère n'est pas là. Partie s'acheter une bouteille ? Je bois un verre d'eau. Il n'y a pas d'adjectif pour décrire le bien que ça me fait, comme si – j'exagère, je rêve – mon âme était lavée. Je regarde autour de moi, les lieux me paraissent gigantesques par rapport à l'ascenseur.

Et la vue par la fenêtre me paraît plus large. Comme si l'univers s'était agrandi en mon absence. Comme si je sortais d'une grotte. Je joue avec l'idée de quitter le pays. Je pourrais prendre le bus qui part de la Porte-Maillot pour Orly, puis Stockholm, puis un ferry et me cacher dans une cabane de pêcheurs, me nourrir de harengs. Ou alors, je pourrais retirer tout l'argent que je n'ai pas à la banque, acheter un billet pour New York, boire des milk-shakes, manger des hot-dogs, vivre une vie d'artiste.

Je pense à Camille Claudel, punie d'avoir voulu vivre sa vie, mais qui l'a vécue malgré tout, même très peu de temps. J'ai *besoin* de la voir. C'est elle qui me donne le courage de descendre les affronter dans mon jogging dégueulasse.

# 2

Ils sont nombreux, une masse exubérante de casques argentés, de robes à franges fluorescentes, de costumes pailletés, d'éclairs métalliques. Personne ne prête attention à moi.

Où est Octave ? Où sont Charlotte et Juliette ? J'entre dans la cuisine. Joséphine, dans une sorte d'armure en alu, les yeux noircis d'eye-liner, on dirait un raton laveur, retient Julien entre ses cuisses, Stef en sapin de Noël se gratte les pieds. Aurore cherche le briquet qu'elle tient à la main. Aucun ne m'a vue. Je vais me planquer dans l'arrière-cuisine. Mon esprit est confus comme si on m'avait giflée. Ou embrassée rudement. Un baiser cuisant.

Je les entends de là où je suis, ils sont déjà un peu bourrés.

– Elle est belle, cette cafetière.

– Mais peut-être que si tu la regardes longtemps, elle deviendra laide.

– Si on regarde n'importe quoi de près et longtemps, ça devient laid.

– À moins que les choses laides deviennent encore plus laides.

– Et les belles encore plus belles.

– Je parie qu'il existe aussi des choses laides qui deviennent belles.

– Quoi, par exemple ?

– Les fourmis, peut-être ?

Monte en moi l'envie d'en être moi aussi, de leurs folles divagations, vivre seulement l'instant, ne pas anticiper. C'est tellement épuisant de *toujours* tout prévoir, se méfier, contrôler, se censurer.

J'entends quelqu'un entrer dans la cuisine.

– Vous n'avez pas vu Lulu ?

– Elle n'est toujours pas là ?

– Putain, mais qu'est-ce qu'elle fout ?

– Ce n'est pas son genre d'être en retard.

– C'est vrai, elle est plutôt du genre à…

Du genre à quoi ? Je n'ai pas entendu. Des rires m'en ont empêchée. C'est insupportable. J'y vais.

Aurore pousse un cri.

– Les gars, dites-moi que j'ai une hallu.

– Lulu ?!

– Oui, c'est moi.

Ils se lèvent, une chaise tombe.

– Mais qu'est-ce qui t'est arrivé ?

– J'étais coincée dans l'ascenseur. Je n'ai pas eu le temps de changer. De *me* changer.

Ils hésitent entre s'affoler et éclater de rire.

Éclater de rire.

– Reste comme ça, c'est un style.

– Tourne un peu pour voir, Lucilus.

– Ah mais je reconnais, c'est la collection Vuitton 2019.

J'aperçois mon reflet dans le frigo en alu. Même lui a l'air de se foutre de ma gueule.

– Ben Lulu, qu'est-ce que tu fous là ?

Charlotte et Juliette viennent d'apparaître.

– On n'arrête pas de t'appeler.

Elles sont déguisées en fée et en étoile filante. Magnifiques. Comme je les aime à cet instant et les déteste en même temps. C'est moi la star, c'est moi qui devrais être belle.

– J'étais coincée dans l'ascenseur. Je n'ai plus de batterie. Octave est là ?

– Ben oui, il te cherche partout.

– Je reviens.

Je veux prendre une douche, mettre ma robe, sentir bon. Je ne veux pas qu'il me voie telle que je suis. Charlotte et Juliette insistent pour m'aider à me coiffer, m'habiller. Je refuse.

# 3

J'avance vers la chambre et le silence tombe d'un coup, comme si la musique, les rires, les bouchons qui sautent s'étaient coordonnés pour se taire. Un blanc irréel.

Et puis, sa voix. Octave.

– J'étais inquiet.

Pour me justifier, je fais un geste pour désigner un truc qui monte et descend (l'ascenseur). C'est tout ce que je parviens à formuler. Son torse, ses bras, ses épaules sont recouverts de petites ailes dorées. On dirait un insecte lumineux. Ou plutôt non, une fleur avec des pétales. Je sais : un pissenlit. Il y en avait plein la prairie en Ardèche. Quand on bougeait trop vite, qu'on parlait trop fort, quoi que ce soit qui fait du vent, on pouvait les voir se détruire, s'envoler et je plissais les yeux parce que j'avais mal pour eux.

Il s'approche.

– Ça va, Lucile ?

– Oui. Je suis restée coincée dans l'ascenseur. J'ai eu très peur. *Vraiment* très peur.

Il me prend contre lui. Des mois que j'attends ce moment et je ne pense qu'à mon odeur de transpi.

Je m'écarte, il est déçu.

– Je vais me changer, j'articule.

Je tremble un peu, mes yeux piquent.

– Ça va aller, tu es sûre ?

Oui, parce que dans ton regard, je lis tout. La confiance, la complicité, nos difficultés à nous confier. Nos premiers souvenirs ensemble. Pas très nombreux et pourtant déjà si forts. Quand tu as failli vomir dans la grande roue, quand tu as voulu me protéger d'un écureuil qui nous avait surpris au jardin des Tuileries, quand tu m'as prévenue avec délicatesse que j'avais un bout de carotte râpée entre les dents.

– D'accord, je t'attends derrière la porte. J'ai trop peur que tu disparaisses à nouveau.

D'entendre ça, *fuck* ma transpi, je m'approche de lui et soudain, comme on voit dans les films – le feu qui prend dans une cuisine, un ours qui surgit –, l'instant s'arrête. Des fêtards nous séparent.

– Joyeux anniversaire, Lulu !

– T'es pas encore habillée ?

– Pardon, j'ai oublié ton cadeau. Tu ne m'en veux pas, hein ?

– Elles sont où les chiottes ?

Certains me font un câlin en passant, tourner sur moi-même, me lancent une blague sur ma tenue et moi je ris, je ris. Ça y est, j'en suis. Je fais partie des leurs. Mon rêve s'est réalisé ! Octave et moi, nous nous perdons de vue, mais je sais que nous sommes là, liés, et que dans quelques minutes, ou alors demain, nous serons tous les deux.

Soudain, j'aperçois Nathalie, un tablier blanc autour de la taille. Nathalie, ma Nathalie, la mère que je n'ai jamais eue ou trop peu de temps. Je marche vers elle, bras écartés comme un oiseau qui ne sait pas encore voler. Nos regards se croisent, le mien voudrait tant dire et d'abord la remercier, le sien, sévère, m'ordonne de ne rien en faire.

Et alors, ça enfle en moi. La nécessité de dire la vérité à tous. Maintenant. Comme je suis.

Je vais éteindre la musique.

Je sens dans l'air qu'ils me détestent de casser l'ambiance.

– Je viens de passer plusieurs heures coincée dans l'ascenseur. C'est pour cela que je suis en retard et que je ne suis pas encore habillée.

Rires moqueurs ? Rires sceptiques ? Rires.

– J'ai quelque chose à vous dire.

– À poil !

Ma bouche est sèche.

– J'ai menti.

Octave. Je vois son visage se froncer. Je pourrais encore faire marche arrière. Un tas de gens font ça.

Pas moi.

Ma phrase commence loin au fond de la gorge.

– Vous n'êtes pas chez moi.

Octave baisse les yeux. Une partie de moi lui dit : « Je t'en supplie, regarde-moi » et une autre l'implore : « Pitié, ne me regarde pas ».

– Vous n'êtes pas chez moi. Cet appartement n'est pas le mien.

– Elle déconne ?

– Elle déconne.

– Il est à qui ?

– Je vis au-dessus, au dernier étage, dans une chambre de service, avec ma mère.

Soudain, je la vois, elle est là. Ma mère. Dans sa vilaine robe verte, ses mèches grises en travers du visage, son air abruti de fatigue.

– Ma mère qui n'est pas morte comme je vous l'ai fait croire. Ma mère – et je la désigne – qui est ici.

Les regards se tournent vers elle.

« Wow. Qu'elle est laide », j'entends.

Oui, ma mère est laide. Parce qu'en perdant l'homme qu'elle aimait, elle a perdu jusqu'à l'estime d'elle-même, est allée jusqu'à oublier tout ce que nous avons en commun, elle et moi, sa fille, la perte, le manque, et tous ces souvenirs dont on ignore s'ils sont réels ou inventés, rapiécés à partir d'anecdotes glissées entre deux plats d'un bon repas, de vœux secrets, de confidences lâchées en conduisant une voiture, à la caisse d'un supermarché, tellement on a envie d'y croire. Mais il se trouve que c'est de l'amour de cette femme avec mon père que je suis née, ce qui n'est pas rien quand on démarre dans la vie, et c'est même tout, car cela ne peut pas mourir, cela ne meurt jamais. Ce qui a existé ne peut pas ne pas avoir existé. Ce qui a été vrai ne peut jamais devenir faux.

Je lui fais un signe. Son sourire maladroit, un peu ridicule, m'émeut, car elle n'a pas encore compris ce qui vient d'être dit – mais ça y est, c'est en train de monter à sa conscience, je le vois à ses cils qui clignotent : sa fille leur a à tous menti, sa fille leur a dit qu'elle était morte. Et alors, je me demande ce qu'est la vie normale, parce que vraiment, je peux le dire, ça n'a rien à voir avec ces moments-là, les moments où il se passe quelque chose de grave, quand le monde se tait, quand à l'intérieur de soi tout s'arrête, devient flou comme pour de faux, oui, comme pour de faux, alors que pour une fois, pas la seule, mais presque, tout est vrai.

La tête sur le côté, Nathalie se retient de pleurer. Je le comprends à ses épaules un peu voûtées.

Quant à Octave, son regard fixé dans le mien, il n'arrête pas de secouer la tête. Il ne veut pas croire ce qu'il vient d'entendre. Il se sent trahi. Ou peut-être que je lui fais honte. Je voudrais tant qu'il mesure l'énormité de ce que je suis en train de faire, mais

forcément, il ne peut pas. Il ne sait rien de moi. Il ne me connaît pas. Il hausse brusquement une épaule, comme si un oiseau méchant venait de s'y poser.

Quelque chose dont je ne me serais pas crue capable, il n'y a pas si longtemps.

– Juste DINGUE, le scénar. Et plus, tu le joues trop bien. On y croirait presque.

– Ah, mais je comprends… Elle s'est déguisée en « Ça ne brille pas ». Elle est, tu sais, la nana dans le film, tu vois lequel, mais si, tu vois, le film de cet Italien…

– En Cendrillon ?

– En Galliano ?

– Vous n'y connaissez rien, elle est la serpillière dans *Dirty Dancing*.

– Trop forte, notre Lulu.

– Elle a failli m'avoir.

Ils ne me croient pas. Pas une seconde je ne me serais attendue à ça.

# 4

Alors je crie, je me défends.

– Mais si, c'est vrai, je vous ai menti à tous depuis le début ! J'habite là-haut avec ma mère, nous n'avons pas un radis, je n'ai même pas de quoi me payer un métro. Je passe sous les portiques. Comme mes fringues. Une personne merveilleuse me les prête.

Je vais pour désigner Nathalie, d'un geste, elle me l'interdit.

– Je n'ai rien à moi, je n'ai rien, je ne suis rien… Il faut me croire.

Regards ailleurs, pas concernés ou sceptiques. Mais Charlotte la voleuse, parce qu'elle joue aussi avec les frontières du bien et du mal, sait, *elle,* que ce qui vient d'être proféré est un aveu. Alors elle éclate de rire, car il n'y a, pour l'instant, rien de mieux à faire.

– À Lucile ! lève-t-elle son verre.

L'assemblée l'imite dans une vague chaude et confuse.

Sauf Juliette. Dans ses yeux, sa mâchoire crispée, je vois passer la trahison, la déception, l'incrédulité. Je lui expliquerai plus tard. Ce qui m'importe, là, c'est Octave, son manteau sur le dos.

En un éclair, je revois mon reflet dans la vitre de la voiture quand mon père s'en est allé.

« Reste », je lui dis dans ma tête. « Reste, Octave. Je vais trouver les mots rien que pour toi qui n'es pas les autres. Laisse-moi le temps. »

– Octave ? j'appelle, faiblement.

Je tente de remonter la foule à contre-courant, car elle se presse vers moi, son attraction, le clown de la fête.

– Octave ?

Son dos s'éloigne.

– OCTAVE ! crient pour moi trois mecs hilares.

– OCTAAAAAVE, reprend la foule.

Je ferme les yeux.

Il est parti.

La porte vient de claquer derrière lui. J'aurais préféré qu'il me crache au visage plutôt que de me laisser dans un tel abandon.

Alors je parle, je parle. Tant que je le fais, même pour ne rien dire, il ne peut rien m'arriver. Comme si je suspendais la cascade de catastrophes qui va encore me tomber dessus, comme si j'empêchais des dominos s'affaisser les uns sur les autres.

– Mon père habite loin. Il vit sur un bateau. Un grand bateau. Mon père mène les gens en bateau.

Mes mots se perdent. Plus personne ne m'écoute.

Octave est parti. La porte claque et reclaque dans ma tête, son dos tourné, son visage inexpressif – non, trahi.

– On parle de mon bateau ?

C'est sa voix, la voix de mon père. Mon père, mon paradis perdu, mon enfance gâchée, est là avec un énorme bouquet de fleurs.

– Mais Lucile, ma fille chérie, tu oublies de préciser qu'il est le plus beau des voiliers. Je l'ai baptisé *Mirage*.

Tout en parlant, il découvre le décor et je l'entends penser : « Elles ne s'emmerdent pas, mon ex et sa fille. Moi qui me faisais du souci… »

– Il mesure dix-neuf mètres, il a fait trois fois le tour du globe…

Se déclenche une salve d'applaudissements. L'arrivée de mon père, son voilier semblent valider leur croyance en un spectacle comme en font les magiciens dans les fêtes d'anniversaire.

Ce qui l'arrange bien, *lui*. Je l'agrippe par le bras et répète, mes yeux dans les siens, ici ce n'est pas chez nous, Maman et moi, la chambre de service, l'avis d'expulsion. Il voudrait sourire, mais ça ne marche pas. Il ne sait plus quoi penser.

Ma mère, ébranlée, confuse, va se mettre dans un coin. Il est encore trop tôt pour qu'elle comprenne, même si je venais le lui expliquer lentement. Comme dans mes rêves d'enfant, je vois mon père la rejoindre.

Alors, la rage au cœur, je lâche tout.

– Ma mère et moi sommes menacées d'expulsion.

Ils ne m'écoutent plus. La blague dure trop longtemps pour eux.

La vérité ne les intéresse pas.

C'est à ce moment-là, un peu comme dans les films où tout arrive au bon moment, que la porte s'ouvre en grand et que débarquent les drags, corsetées, stilettos vertigineux, lèvres rouges et, il faut croire, dotées d'un sixième sens, car à peine entrées, elles stoppent net. Quelque chose de grave, d'imprévu, est en train de se passer.

Les visages se tournent de nouveau vers moi.

– Et c'est pour ça que Lala Maxx et Naomie Smartie sont là ce soir. Je dois réunir 3 000 euros avant lundi.

Je voudrais encore parler, mais c'est comme une vague qui monte dans toute la pièce.

– Wooow !
– Enfin une fête où il se passe des trucs !
– Tu nous régales, Lulu.
– Elle déconne pas, la meuf.
– Trop cool, les drags, c'est toi qui les as payées ?
Non mon gars, c'est toi qui vas le faire.
– Pure idée.
– Ouais, enfin moi, les trans, très peu pour moi.
– Mais Benoît, ferme-la, sérieux.
– Lucile, tu nous gâtes !

Et là, ça part en cacahuète. Les drags traversent la foule, aguichent, taquinent, provoquent, et commencent à s'effeuiller sur *Dancing With Myself*. Tous en redemandent. Une horde extasiée, débridée, dont je sais, parce que je sens ce genre de choses, que leur aisance n'est qu'apparente. Au fond, ils ne sont que complexes, blocages, gênes, petites ou parfois grandes misères.

Mais l'argent circule et c'est, à cet instant, tout ce qui compte.

# 5

Octave était censé me regarder danser et il est parti. J'étais censée être la plus belle et je suis horrible. Mon père était censé être sur son bateau et il est là. Ma mère était censée être saoule et elle discute posément avec lui. La vérité était censée éclater et on ne me croit pas.

Je quitte la pièce, entre dans la chambre de la fille, ferme la porte derrière moi. Le petit tableau est là. C'est d'abord froid sous mes doigts quand je caresse la joue de Camille et puis, à force de l'observer, recroquevillée sur elle-même, je discerne une énergie dans sa posture, sans doute dans la nuque qui va se relever et alors je ressens sa bravoure, son courage. Je vois sur le dessin le destin, le dessein.

– Reprends-toi, Lucile, me dit-elle.

Je file sous la douche, me frotte à m'en faire mal. Quand j'enfile ma robe, j'ai un instant d'hésitation. J'ai peur que l'effet soit différent. J'ai changé sans que je puisse encore dire en quoi. Mais la sensation est la même, c'est comme si, avec ses feuilles, elle m'enveloppait, me caressait.

Charlotte arrive. Elle est seule. Sans Juliette.

– Je ne veux pas parler de ce qui vient de se passer. Pas maintenant. C'était trop chelou.

– Oui, je m'en rends bien compte.

Elle s'approche et son visage vient s'écraser brusquement contre ma poitrine. Je l'entends murmurer :

– J'ai eu tellement peur pour toi.

Mais très vite, elle se ressaisit.

– Tu es une putain d'héroïne !

Un grand rire me monte à la gorge. Un rire à faire peur à ceux qui pourraient l'entendre et percevoir qu'au fond, ce sont des larmes.

– On va se pinter ?

– Grave.

On court rejoindre les autres. Un silence se fait quand j'entre dans la pièce avant que ne fusent les applaudissements.

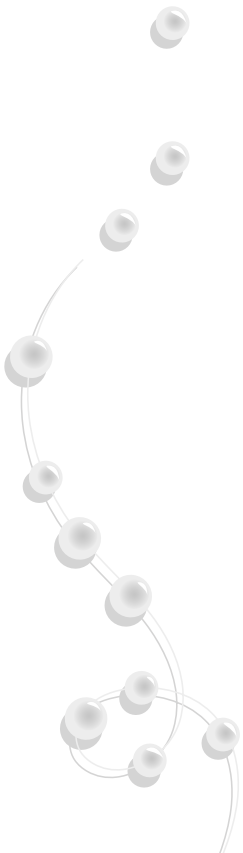
Je m'approche de ma mère.

– C'est ton œuvre.

Elle me contemple. Un léger reflet tremble dans ses yeux, c'est sa joie qui est là, cette douce sensation du bonheur qui fut le nôtre autrefois. Mon père est à ses côtés, son bras sur ses épaules, comme pour la protéger. Dans cette agitation lumineuse et gaie, je suis là, à me demander comment une telle image existe. Si c'est un rêve, quand est-ce qu'il prendra fin ?

En attendant, dansons. Dansons comme si la Terre allait s'arrêter de tourner.

# PARTIE IV



# 1

Après une courte nuit de mauvais sommeil, je me vois à présent dans le miroir, le sourcil en bataille, l'air sonné, encore stupéfaite de ce qui s'est passé hier. Après le départ de mes potes, nous avons rangé l'appartement, Nathalie, Charlotte et moi. Au petit matin, Serge et Ava sont venus en renfort. Frotter, laver, éponger me faisait du bien. J'avais l'impression de renouveler l'air.

Si le miroir était plus grand, si je me mettais très près, je lirais sur mon visage la tension, la tristesse, la déception, la gêne. Je remonterais dans la chronologie. Au début, mentir, c'est comme se tromper, on dit un mot pour un autre, et l'effet produit nous plaît. Alors, on recommence. Arrivent la culpabilité légère, puis un peu le remords et très vite, on est pris dans un engrenage. Puis cela devient une habitude, pire, un réflexe.

Je me demande comment va être la vie maintenant. Une plongée dans le vide, je ne la vois pas autrement. Ce serait si facile de renfiler mon habit de lumière, ma peau de menteuse…

J'entends ma mère bouger dans la pièce d'à côté. Elle est assise à la table, les cheveux en fouillis devant les yeux.

– Maman…

Pendant de longues minutes, nous restons ainsi, incapables de parler. Nous sommes à ce point immobiles et muettes que de petites fourmis se posent sur nous et ne s'en vont pas.

– Tu leur as dit que j'étais morte.

Je deviens nerveuse.

– Je ne t'en veux pas, Lucile. Ce n'était pas tout à fait un mensonge. Une partie de moi l'était. Je me suis coupée du monde, coupée de toi. Je te voyais, mais je ne te regardais pas. Je t'entendais, mais je ne t'écoutais pas. Je « faisais comme si ». Alors, je n'ai eu que ce que je méritais. Si tu as fait tout ça, c'est de ma faute.

– Arrête, Maman.

– Laisse-moi parler. Je te fais une vie malheureuse, alors que tu n'y es pour rien. Souvent, j'ai peur qu'une voix s'élève pour me dresser la liste de ce que j'ai mal fait, que des doigts me désignent.

Son visage se relève, inondé de larmes.

– Tu n'as pas eu peur, toi, en faisant ce mensonge ?

– Non.

En tout cas, pas assez. C'est peut-être ça qui m'a manqué à moi, la peur.

– J'ai fui par lâcheté, poursuit-elle. Par refus de répondre aux pourquoi et comment de ma vie, par haine de moi-même. Je n'ai pas voulu des mains qui se tendaient, par orgueil ou pour me punir. Mais je vais me reprendre. J'ai des idées, des envies de peindre des arbres, des écorces vivantes, des branches qui s'agitent comme pour vous prendre dans leurs bras, des soleils enchantés.

– Maman…

Dans son sourire, ses yeux, je lis le pardon, le sien, le mien, et des jours meilleurs et des tableaux, beaucoup de tableaux. Je voudrais que ce rayon de soleil qui traverse la pièce, cette odeur de café, notre intimité retrouvée ne finissent jamais, que ce soit notre vie désormais, un infini matin paisible et lumineux.

Et tandis que déjà elle s'agite, dégage de la place, enfile une blouse propre, nettoie ses pinceaux, je pose sur son chevalet les 3 017 euros que Lala et Naomie m'ont donnés et retourne m'allonger un peu.

De là où je suis, je ne vois plus ma mère, mais pour la première fois depuis des siècles, je suis heureuse qu'elle soit tout à côté.

Des larmes me viennent et cette fois, je ne les retiens pas. Je n'ai pas pleuré depuis l'école primaire, je n'aimais pas ça. Mais ces pleurs-là ont quelque chose de différent. Ils sont calmes et posés. C'est de l'eau qui rince les canaux, un peu comme on purge des gouttières encombrées de feuilles, comme celle qui coule dans les machines à laver, celle qui nettoie la vaisselle. Au fait, elle part où après, toute cette eau ? Papa le sait, lui. Il veut me voir avant de repartir, il m'a donné rendez-vous en bas de l'immeuble.

# 2

Il est l'heure. Je descends le petit escalier. Quelqu'un a posé sur une marche les bouteilles restées dans l'ascenseur.

Parce que je ne me perdais jamais dans mes mensonges, que je savais chaque fois où était la vérité, je me croyais intouchable. Mais en fait, je vivais dans un univers de silence et de questions, d'abstractions, de jeux, dont le réel vient de me foutre dehors sans ménagement.

Je voudrais y laisser une trace. J'entre. Avec ma clé, dans un coin en bas de la paroi, j'écris : LUCILE A GRANDI LÀ.

Papa est déjà là. Nous sommes gênés. Nous ne nous embrassons pas. À la lumière du jour, je remarque que quand il sourit, des petites rides apparaissent au coin de ses yeux.

– Ce qui s'est passé hier est un grand choc pour moi, Lucile.

Il commence comme ça. Mal.

– Là où je vis, poursuit-il, ce sont les tornades que l'on surveille, la santé des personnes âgées, le prix de la bouteille de vin blanc. Pas sa fille, pas son ex-femme.

Je lâche un petit rire amer.

– C'est bien dommage, Papa. Tu aurais fait des découvertes intéressantes.

– Qu'est-ce que tu sous-entends ?

– Tu sais très bien.

– Non, je ne sais pas très bien, ma fille. Si tu fais allusion à vos conditions de vie, ta mère ne voulait pas de mon aide. Par fierté, par culpabilité, ça lui appartient. Maintenant, tu peux décider de me croire ou pas.

Il marque un temps, cherche mon regard.

– Visiblement, sur ce sujet, la croyance en la vérité, tu as des choses à m'apprendre.

Un menteur ne manie pas le sarcasme. Il est perdu. Alors, je rougis de gêne, mais de colère aussi. L'argent, ma mère n'en voulait peut-être pas, d'accord, mais ce n'est pas la seule façon de soutenir sa fille.

– Tu as beau jeu de me faire la leçon, Papa. Tu es démissionnaire de mille façons, depuis des siècles.

– Tu as raison, Lucile. J'en suis conscient.

Sa voix baisse, il cherche ses mots. Il a l'air fragile. Ça me déstabilise. Je ne suis pas préparée à ça.

– J'entends tes reproches. Je vais vous aider désormais. Maman et moi, nous nous sommes mis d'accord hier soir.

Il me prend la main et ce qu'il tient soudain, c'est la menotte tiède d'une petite fille de dix ans. Durant ces quelques secondes, je me sens comme un parfait petit oiseau. Depuis le ciel, je le contemple sur ses mers lointaines. Les adultes ont leurs raisons.

# 3

Octave ne répond pas à mes messages.

Quand je le croise, il regarde ailleurs.

Mais aujourd'hui, j'ai vu sa bouche se crisper. Il luttait contre l'envie de me parler.

J'insiste de plus belle.

« Tu me manques. »

« Octave, tu ne sais rien de moi. Donne-moi une chance de t'expliquer. »

« Je suis un nuage qui a rencontré un autre nuage qui me plaît très fort. Et cet autre nuage, par son intégrité, sa droiture, me chamboule. Je suis triste et perdue sans lui. Je crains la tempête et la pluie. » (Ce message, j'ai beaucoup hésité avant de l'envoyer et un peu regretté après.)

« Je ne sais plus quoi te dire. Je ne voulais rien détruire. »

« Je navigue sur un fleuve, au-dessous de moi, c'est le ciel. Tout noir. »

« Quand tu me regardais, je restais fascinée par tes yeux comme deux lacs transparents, si clairs, si sincères. »

« Pardonne-moi. »

Pas de réponse.

Je vais jusqu'à – pathétique – lui dessiner des cœurs sur son cahier pendant qu'il est au tableau. Je retrouve ces pages arrachées dans la poubelle de la classe et m'empresse de les récupérer pour garder une trace, empêcher l'oubli.

Juliette, c'est pire. J'ai beau insister, rien ne se lit sur son visage, mais moi, je vois ses draps tirés au cordeau, ses jeans repassés. Sa raideur. Son cynisme. Son goût des statistiques, ses listes des cotes des meilleures prépas, écoles de commerce, clubs de fitness, Summer Camps aux États-Unis, comme si les jeux étaient déjà faits. Avions-nous vraiment quelque chose à nous dire, à partager ?

Quant à mes potes, leurs seules allusions ont été à une bonne blague, à un sketch pas mal réussi. Pourtant, je suis sûre que certains ont compris, ils ne sont pas cons. S'ils réagissent ainsi, ce n'est pas par pudeur, oh non, mais par déni. Penser que j'aie pu leur mentir tout ce temps les déstabiliserait, les forcerait à s'interroger sur eux. Cette certaine image qu'ils ont de moi, ils y tiennent. Peut-être qu'en faisant ça, c'est la leur qu'ils protègent.

Charlotte est la seule avec qui je peux parler de ce qui s'est passé. Mais sa façon de réagir me trouble. Elle me voit comme une héroïne alors que je suis perdue, sonnée. Le mensonge était mon moteur, ce qui me faisait avancer dans la vie, mais aussi ce qui me consumait. Au fond, c'est ça mentir : être coupé en deux. Un côté honnête que tu présentes aux autres, un côté bandit à l'intérieur de toi. Et le soir, quand tu te couches, tu es là à te chercher.

Un jour, je lui dis :

– Tu te trompes sur moi, Charlotte. Je n'ai rien d'admirable.

– Si, car je sais ce que ça demande comme efforts. Moi aussi je mens, mais je ne le fais pas aussi bien que toi.

– Tu voles, tu ne mens pas. Rien à voir.

– Non, je mens.

– Ben bravo, je n'ai rien vu. Tu mens sur quoi ?

– Pas sur quoi, mais à qui ? Mes parents.

– Pour qu'ils te foutent la paix ?

– Non, parce que si je leur disais la vérité, ils ne me croiraient pas.

Je comprends. Moi-même, je n'avais jamais imaginé la difficulté d'énoncer une vérité quand on ne veut pas vous croire.

– De quelles sortes de vérité tu parles, Charlotte ?

– Toutes sortes. Qu'un homme m'a touchée dans le métro. Que ce tableau d'un écorché qu'ils viennent d'acheter dix mille boules me fout la trouille. Que je ne veux pas faire Sciences Po. Que j'ai des idées noires. Que je ne suis pas celle qu'ils croient.

Elle marque une pause.

– Je me tais et ça me ronge. Si je vole dans les magasins, et des trucs de plus en plus chers, c'est pour me faire choper. Enfin, je pense. Je sais pas. J'ai peut-être l'espoir de crever l'abcès.

– Sûrement.

Il m'arrivait à moi aussi de rêver qu'une main m'arrête. Mes potes en premier. Le rêve de tout menteur serait-il d'être démasqué ?

Hier, en réfléchissant à ce que ça me faisait de mentir, j'ai pensé à un numéro d'acrobate où celui qui

se lance du trapèze ne se rattraperait pas, mais ne tomberait pas non plus.

# 4

Tous ses crucifix, tous ses livres de poésie, tous ses foulards Hermès, tous ses collants reprisés, toutes ses épices pour relever des légumes qui n'ont pas de goût semblent attendre ce que j'ai à lui dire, assise là sur son lit. Après une semaine à refuser de me voir, Nathalie est prête à entendre la réponse à sa question trouvée un matin sous ma porte : « Pourquoi es-tu allée aussi loin ? » Formulée ainsi, elle m'avait fait l'effet d'un retour de voyage qui, à la faveur de pluies de sauterelles, d'éclipses, de sites incontournables, d'ampoules aux pieds, m'aurait emmenée ailleurs et plus longtemps que prévu.

Je dois trouver les mots pour justifier cet énorme mensonge et le fait de l'y avoir entraînée.

– Je voulais être quelqu'un d'autre.

– On veut tous parfois être quelqu'un d'autre, Lucile.

Je hoche la tête. Je sens la délicatesse de ses sentiments, son extrême gentillesse, je revois sa capacité à me faire paraître meilleure, à me donner confiance. N'avait-elle pas eu besoin de me mentir un peu, certains jours, pour créer une telle sensation chez moi ?

– Surtout à ton âge. Quinze ans est un âge terrible. On a l'impression de ne pouvoir compter sur rien, de ne pas savoir ce qu'on va devenir. Et mentir, c'est

se projeter et se projeter est la première marche pour que nos vœux deviennent la réalité. Mentir est une vérité en puissance. Alors, Lucile, maintenant, bats-toi pour connaître un jour la vie que tu t'es inventée. Si c'est ça que tu veux, être riche, fais tout pour le devenir.

Elle fait le geste de lever un verre en mon honneur. Mais je ne sais plus ce que j'attends de moi. J'aimerais lui demander de m'aider, mais j'ai peur d'exagérer. Et puis, je sens qu'elle va ajouter quelque chose. Je la connais. Quand elle est troublée ou émue, elle a ce tic de vérifier que le nœud de son foulard est bien fait.

– Mais est-ce vraiment ton objectif ? Devenir riche ? Ne veux-tu pas surtout être… aimée ?

# 5

Un jour, Juliette, sans doute fatiguée de voir mon nom s'afficher sur son écran, accepte de me rencontrer. Cinq minutes, pas une de plus, devant le lycée. Elle arrive tête haute, s'adosse à la grille, les bras croisés.

– Je n'aurais jamais cru ça de toi.

Elle articule entre ses dents, fuit mon regard.

– Je suis désolée, Juliette, je ne voulais ni te blesser ni te trahir.

– Quand je pense que tu es venue chez moi, que je t'ai fait confiance.

– Je…

– Laisse-moi parler. Tu vois, je ne comprends pas bien le principe de se présenter autrement que ce que l'on est pour obtenir un truc.

Son ton me fait me sentir crasse.

– Juliette, je t'assure que je suis désolée.

Elle se tait, son regard soudain s'éclaire.

– Ce n'est pas possible. Je n'y crois pas !

– Quoi ?

Elle rit carrément, un rire mauvais.

– C'est dingue, Lucile Tournemire est sincère ! Eh, les gars, venez voir. Lu-ci-le-Tourne-mire est sincère !!!

Elle se fout de ma gueule.

– Je te trouve dure, là, Juliette.

– Je suis dure ? Moi, je suis dure ? Mais un mensonge, c'est un poing dans la gueule, ma vieille.

– Oh hé, redescends un peu. Qui n'a jamais menti ?

– Moi, je n'ai jamais menti.

– Parce que tu n'en as jamais eu besoin. C'est une chance.

– Parce que je suis privilégiée ? Trop facile.

Non, parce qu'elle a confiance, qu'elle est déterminée, rationnelle.

– Je n'ai jamais menti car j'en suis incapable, Lucile. Je n'arrive même pas à me montrer contente alors que je vais mal, à sourire alors que je suis de mauvaise humeur. Et puis, j'ai toujours eu le sentiment d'être observée, si tu comprends ce que je veux dire.

– Non, je ne comprends pas.

– C'est comme si tout me renvoyait un regard, comme s'il y avait une grande présence au-dessus de moi.

– Dieu ?

– Rien à voir. La conscience, tu connais ce mot ?

La conscience, je l'ai toujours vue comme un oiseau noir qui vole au-dessus de vastes paysages déserts et finit par disparaître.

Quelques secondes passent.

– C'est horrible, de mentir. C'est prendre l'autre pour un con, ne pas le respecter, le transformer en objet. Quelque chose est cassé entre nous.

Je vois ses épaules s'affaisser légèrement.

– Lucile, regarde-moi dans les yeux et dis que tu regrettes ce que tu as fait.

Comment lui expliquer que malgré la douleur, la haine et la honte, j'ai le sentiment d'être sortie victorieuse d'une vie détestée ? Je la regarde attentivement pour voir si elle veut la vérité ou le mensonge.

Je voudrais dire un mensonge, mais je lui donne la vérité.

– Non, je ne regrette pas.

Elle s'en va. Je ne cherche pas à la rattraper. Faite comme elle est, que comprendrait-elle à cette langue du mensonge qui s'immisce en vous, silencieuse, tortueuse, qui fait de vous un être à part, idéal ?

Je ne sais plus quoi penser. Je suis confuse, pleine de hauts et de bas.

Une expression me vient : l'ascenseur émotionnel. On peut dire que celui-là, je n'en suis pas encore sortie.

# 6

Depuis ce qui s'est passé il y a maintenant deux semaines, je me sens changer sans l'avoir décidé. Je le constate à de toutes petites choses. Par exemple, je poivre tout ce que je mange, je m'habille avec des couleurs vives, je réfléchis à me couper les cheveux, je me dis que si Octave revient, je ne mentirai plus de ma vie entière, ce qui est puéril. Et dans la foulée, avec effroi, j'entrevois que je ne saurais plus faire autrement, comme une tache qui ne part pas.

Ce qui me fait du bien, c'est d'aller marcher après le dîner. À grandes enjambées, je remets mes pas dans ceux de la fille qui découvrait le quartier à son arrivée à Paris, son innocence d'alors. Je rentre épuisée, vidée, épurée.

Un soir, avenue Foch, j'aperçois Lala et Naomie. Elles sont belles, gaies, délurées. Je les envie tellement.

En me voyant, elles me prennent dans leurs bras. Mes yeux fixent leurs mains tavelées, leurs décolletés couverts d'une sueur huileuse. J'ai du mal à imaginer à quel point ce doit être difficile de ressembler à une femme quand on est un homme.

– Dis-moi, mon chou, c'est vrai que ce n'était pas chez toi l'autre soir ?

– Oui, c'est vrai.
– Et la chambre de bonne et l'expulsion ?
– C'est vrai aussi.
– Et ta mère morte pas morte ?
– Oui.
Elles se consultent du regard.
– Ça va la vie depuis ?
Je fais une moue.
– C'est vrai que tu as fait fort…
– … et on s'y connaît, pourtant, en mensonges.
– Très fort…
– *Trop* fort…
Et d'une voix où ne pointe aucune ironie, aucun jugement, elles me font cette remarque :
– Il faut que tu saches une chose. C'est à toi-même que tu as le plus menti en te remplaçant par une autre.
Et là, je vois – je le jure – tout s'illuminer, se décider. Je me sens sauter dans un autre monde.

Je ne suis plus une menteuse.

Il n'y a même pas de mot dans le dictionnaire pour décrire comme je me sens soulagée.

Ça va prendre du temps, on n'apprend pas une nouvelle langue du jour au lendemain.

Le voit-on déjà sur moi ?

# 7

Déjà, j'observe les autres autrement. Je les écoute *vraiment*, plus dans l'idée de les imiter, mais de les comprendre, les connaître. Les aimer, pour certains. Comme Marc. Il était absent le soir de mon anniversaire et j'ai d'abord pensé que c'était à cause de ça que j'avais envie de lui parler à la sortie des cours. Un jour, je l'ai suivi. Arrivé au métro, il a été rejoint par un garçon et je les ai vus s'engueuler très fort. Au bout d'un moment, il s'est retrouvé tout seul sur le trottoir. Je me suis approchée. Il n'a pas cherché à faire semblant que tout allait bien. Il était vrai dans sa souffrance, sa fragilité.

J'expérimente ce que c'est que d'être sans arrière-pensées, naturelle. Je me demande si ça se joue sur un ton de voix, une manière de bouger. C'est difficile, je tâtonne. Je m'imagine interroger les autres, comment sait-on qu'on est naturel ?

Je ressens encore comme l'obligation de mentir sur des microdétails – j'ai dormi douze heures (en fait onze), j'adore les bananes (en fait juste j'aime ça), pour ne pas trop me brusquer. Sans doute aussi pour que le changement en moi soit bien réel et profond. Une évolution, pas juste une bonne résolution.

Une nouvelle fille habite en moi et nous devons faire connaissance.

# 8

Nathalie nous a invitées, ma mère et moi. Et maintenant, je regarde ces deux femmes qui ont parlé pendant tout le repas des peintres qu'elles aimaient, partagé des souvenirs, plaisanté, et ça me fait tellement bizarre.

Surtout ma mère. Quand elle rit, je retrouve son visage. Ce n'est pas un rire, c'est un éclat, un bijou, une chance, une grâce.

Des images enfouies réapparaissent. Par exemple que, petite, le corps de ma mère était pour moi plein de fossés, de collines, de cachettes.

Je suis perdue dans mes souvenirs quand j'entends Nathalie me dire :

– Grâce à ou à cause de toi, Lucile, je réalise que si j'avais su mentir, ma vie aurait été différente.

– Elle aurait été plus belle, ta vie, tu crois ?

– Plus belle, je ne sais pas. Plus vraie, en tout cas. Je n'aurais pas eu à supporter sans réagir, comme si j'étais d'accord, certaines remarques, certains silences qui m'ont fait du mal. Je me serais exprimée. Je détestais mon milieu fait de faux-semblants et je m'en voulais d'être moi-même hypocrite.

C'est peut-être pour ça que les gens de sa famille l'ont laissée tomber. Ils sentaient ce qu'elle pensait au fond d'elle-même, ce qu'elle était *en vrai*.

– Et d'un autre côté, connaître certaines choses, les bonnes manières comme celles que je t'ai apprises, c'est important. Je me débats avec mon passé, mon éducation, qui je suis au fond de moi, qui j'aimerais être.

Je la regarde, elle semble avoir mon âge, se chercher encore. Je n'aurais jamais cru possible de se sentir aussi proche d'un adulte.

– Je crois qu'aujourd'hui, reprend-elle, j'aime les gens qui ont tout perdu. Jusqu'à leur capacité de croire en des jours meilleurs, en eux-mêmes. À un moment, ils avaient tout et ils savent que ce n'était rien. C'est pour cela que j'accueille des gens comme je le fais. Ils ont tout à réapprendre et ils savent déjà tant de choses.

Elle se lève, me prend dans ses bras.

Ma mère l'imite.

Je suis transportée. Je pourrais dire « de bonheur », mais ce complément ne veut rien dire, absolument rien, tant que…

# 9

Tous les jours, je pense à Octave. J'ai réalisé qu'en me rendant incapable de lui mentir à lui, il m'a révélé que je saurais éventuellement parler une autre langue que celle du mensonge. Il m'a rendue capable de vérité. J'aimerais le lui dire, mais c'est impossible. Chaque fois que nous nous croisons au lycée, son regard échappe au mien.

Quand viendra-t-il, le bon moment ?

Y aura-t-il un jour un bon moment ?

Comment réparer ce qu'on a gâché ?

Peut-être que ma mère saurait ou voudrait bien chercher la réponse avec moi.

C'est fou, car elle se souvient très bien de lui, le « pissenlit ». Elle se doutait qu'il y avait quelque chose entre nous, parce qu'il ne me quittait pas des yeux et qu'elle a vu ses épaules tomber quand j'ai avoué la vérité.

– Un jour, me raconte-t-elle, j'étais un peu plus âgée que toi, j'ai cru remarquer que je plaisais à un garçon. Pour en avoir la preuve, j'ai fait semblant de m'évanouir en cours. Je suis tombée de tout mon long comme je l'avais vu faire dans un reportage sur les cascadeurs et ça a marché. Le visage inquiet, il m'a

soulevée dans ses bras, assise sur une chaise, tout en me caressant les cheveux.

– Et alors ?

– Et alors, rien. La semaine suivante, il sortait avec une autre fille.

– Mais c'est horrible !

– Au début, j'étais très triste. Et puis, je me suis consolée en me disant qu'une histoire qui commençait par un mensonge était forcément foutue. Je l'aurais trouvé moins attirant sachant que je pouvais le manipuler.

– Merci pour la leçon, Maman. Mais ce que tu ne sais pas, c'est qu'Octave, je ne lui ai jamais menti.

Elle me sourit.

– Alors ça va s'arranger.

J'aime sa confiance. C'est si nouveau.

– Tu veux bien poser pour moi ?

Elle me fait éteindre mon portable, m'asseoir sur le tabouret face à elle, va pour remonter une mèche tombée sur mon front, se ravise, recule, me fait pencher la tête à droite, à gauche. Le calme règne dans la pièce. Un calme absolu. Je ne rappelle pas avoir connu un calme plus… plus intense. Plus enveloppant. Je fixe une tache sur le mur. Je sens son regard sur mes traits, mes bras, mes mains, mes jambes, mes épaules. J'ai l'impression qu'elle a une connaissance bien plus profonde que la mienne des nuances de ma peau, de ses reliefs, de l'emplacement de mes grains de beauté. C'est normal, c'est ma mère.

– Qu'est-ce qui te plaît chez toi, ma Lucile ?

– J'aime bien… mon cou.

Il est long, il me fait la tête droite, un peu fière.

– Qu'est-ce ne te plaît pas chez toi, ma Lucile ?

– Mes cheveux trop fins.

– Et puis ?

Je sens qu'elle veut me faire dire quelque chose.

– Certains de mes souvenirs.

– Et puis ? Continue.

Son pinceau s'agite.

– Ma façon de vivre dans le fantasme.

Forcément, elle comprend. C'est une artiste, elle ne cherche pas à représenter le monde tel qu'il est, plutôt comme elle le voit, elle. Elle s'arrête, recule d'un pas. Elle me fait signe de venir voir. J'ai peur. Comment me voit-elle, en vérité ? Qui suis-je devenue ? Sur son croquis, c'est moi et ça n'est pas moi. Il y a dans l'expression de mon visage quelque chose de nouveau, de beau et d'attirant, comme si ma mère avait doucement retiré une à une de fines couches de peau autour de mon cœur.

Quand je rallume mon portable, je découvre un texto d'Octave : « Rejoins-moi aux balançoires des Tuileries. » Cela fait déjà vingt minutes qu'il a écrit son message. Je n'ai pas le temps de me changer, de me maquiller pour lui. Je cours vers le métro, compte les stations, remonte à l'air libre, le cœur battant. Il est encore là, je le vois, triste, raide. Il recule quand, essoufflée, je veux prendre sa main. Il se met à marcher. À me fuir ? Je lui emboîte le pas, nous avançons à l'écart des animations, sans parler. Je le sens inquiet, je vois bien qu'il réfléchit. Cela dure très longtemps. Nous sommes tellement plongés dans nos réflexions que nous vérifions *en même temps* que l'autre est encore là, à ses côtés. Soudain, je réalise que c'est à moi de parler, m'expliquer.

– Je te jure, Octave, quand nous n'étions rien que tous les deux, je n'ai jamais menti.

Il s'arrête de marcher, croise les bras.

– Évidemment que si, tu m'as menti… Tu m'as laissé croire que tu étais quelqu'un d'autre en laissant planer cette… image de toi que tu entretenais partout.

– J'ai changé.

Il a un petit rire, comme un soupir.

– Je te jure que c'est vrai, Octave. Avant, je vivais… enfin, c'était un peu comme un rideau tombé qui me cachait la réalité. Je marchais droit devant en me disant : « Qu'importe où je vais, du moment que personne ne sait la vérité. » Mais c'est fini, maintenant.

Je le devine se demander : « Quelle est la pureté de cette intention après tout le bordel qu'elle a foutu ? » Elle est énorme, Octave, si tu savais. Tu peux *vraiment* me faire confiance. Mais comment l'en convaincre ? Avec quels mots ? Quels gestes ?

Sa bouche exprime le découragement, je l'entends penser « Trop tard ». Mais alors, pourquoi m'a-t-il donné rendez-vous ?

– Je ne te pardonnerai jamais, Lucile.

Il me fixe, sans expression, me tourne le dos et s'en va. J'ai l'impression que quelque chose se détache de moi et va disparaître avec lui. Comme un automate, je remonte la rue, mes yeux remplis de larmes. Ça me fend en deux à quel point j'ai tout gâché. Je descends les marches du métro quand j'entends sa voix essoufflée derrière moi.

– Je ne te pardonnerai jamais.

– Je sais, Octave.

– Je ne te pardonnerai jamais.

– Oui, bon, ça va, j'ai compris. Pas la peine d'enfoncer le clou.

– Non, tu n'as pas compris. Il est là le mensonge.

– Tu veux dire que…

Ma bouche n'ose pas sourire.

– Tu vois, Lucile, tu n'es pas la seule à savoir mentir.

Il ouvre son grand manteau pour que je puisse me réchauffer et je l'entends au-dessus de ma tête.

– Lucile, tu n'as pas besoin du mensonge pour être une fille unique. Tu me plais. Tu m'as toujours plu, mais quelque chose m'échappait chez toi. C'est pour ça que j'ai tant attendu. Mais maintenant, ça y est, je sais ce que c'est. Ce putain de défaut que tu as de mentir. Du coup, je n'arrive pas à croire à notre rencontre, Lucile. Parfois, j'ai peur d'avoir tout inventé.

– Moi aussi, si tu savais.

Quand il m'embrasse, j'entends les battements de mon cœur soulagé. J'ai comme l'impression de me réveiller d'un sommeil abrutissant.

# REMERCIEMENTS

À ma mère, qui m'a appris.

## *À découvrir aussi*
## DANS LA COLLECTION EXPRIM'

**Fanny ABADIE,** *Les Insoumis du blizzard*
**Philippe ARNAUD,** *Indomptables*
**Philippe ARNAUD,** *La Peau d'un autre*
**Philippe ARNAUD,** *Jungle Park*
**Philippe ARNAUD,** *La Proie*
**Philippe ARNAUD,** *Terre promise*
**Rolland AUDA,** *L'Équipée volage*
**Rolland AUDA,** *Le Dévastateur*
**Rolland AUDA,** *Le Gouffre*
**Anne-Gaëlle BALPE,** *La Boîte*
**Clémentine BEAUVAIS,** *La Pouilleuse*
**Clémentine BEAUVAIS,** *Comme des images*
**Clémentine BEAUVAIS,** *Les Petites Reines*
**Clémentine BEAUVAIS,** *Songe à la douceur*
**Clémentine BEAUVAIS,** *Brexit romance*
**Clémentine BEAUVAIS,** *Âge tendre*
**Clémentine BEAUVAIS,** *Les Facétieuses*
**Aurélie BENATTAR,** *Luna Viva – Le Tournoi des voyantes*
**Sabrina BENSALAH,** *Vers le bleu*
**Sabrina BENSALAH,** *Appuyez sur étoile*
**Sabrina BENSALAH,** *Diabolo fraise*
**Estelle BILLON-SPAGNOL,** *Amour, vengeance & tentes Quechua*
**Estelle BILLON-SPAGNOL,** *Y a pas que la vie*
**Jérôme BOURGINE,** *Bras de fer*
**Jérôme BOURGINE,** *Le Voyage impossible*
**Jérôme BOURGINE,** *Toute la vie*
**Alexis BROCAS,** *La mort, j'adore ! – Saison 1*
**Alexis BROCAS,** *La Honte de la galaxie*
**Alexis BROCAS,** *Astréa*
**Marion BRUNET,** *Frangine*
**Marion BRUNET,** *La Gueule du loup*
**Marion BRUNET,** *Dans le désordre*
**Thomas CARRERAS,** *100 000 Canards par un doux soir d'orage*
**Thomas CARRERAS,** *50 Cents*
**Axl CENDRES,** *Aimez-moi maintenant*
**Axl CENDRES,** *Échecs et but !*

## *À découvrir aussi*
## DANS LA COLLECTION EXPRIM'

**Axl CENDRES,** *Mes idées folles*
**Axl CENDRES,** *La Drôle de vie de Bibow Bradley*
**Axl CENDRES,** *Dysfonctionnelle*
**Axl CENDRES,** *Cœur battant*
**Élodie CHAN,** *Et dans nos cœurs, un incendie*
**Élodie CHAN,** *Tous nos rêves ordinaires*
**Émilie CHAZERAND,** *La Fourmi rouge*
**Émilie CHAZERAND,** *Falalalala*
**Émilie CHAZERAND,** *Annie au milieu*
**Stephen CHBOSKY,** *Le Monde de Charlie*
**Emmanuelle COSSO,** *Passé minuit*
**Antoine DOLE,** *Je reviens de mourir*
**Samira EL AYACHI,** *La Vie rêvée de Mademoiselle S.*
**Gaspard FLAMANT,** *Shorba – L'Appel de la révolte*
**Gaspard FLAMANT,** *Justice sauvage*
**Gaspard FLAMANT,** *Les Magni-Freaks*
**Damien GALISSON,** *La Dragonne et le Drôle*
**Célia GARINO,** *Les Enfants des Feuillantines*
**Mélanie GEORGELIN,** *Soleil jusqu'à la fin*
**Chrysostome GOURIO,** *La Brigade des chasseurs d'ombres – Wendigo*
**Catherine GRIVE,** *C'est beau de mentir*
**Flo JALLIER,** *Les Déchaînés*
**Flo JALLIER,** *Mon plus grand combat*
**Hamid JEMAÏ,** *2 Jours pour faire des thunes*
**Hamid JEMAÏ,** *Dans la peau d'un youv*
**Julia KINO,** *Adieu la chair*
**Lucie LAND,** *Gadji !*
**Lucie LAND,** *Good Morning, Mr Paprika !*
**Boris LANNEAU,** *Sur la tête de l'amour*
**Boris LANNEAU,** *La Fille de la ville*
**Loïc LE PALLEC,** *No man's land*
**Loïc LE PALLEC,** *Fréquence Oregon*
**Marie LENNE-FOUQUET,** *Bleue comme l'été*
**H. LENOIR,** *Félicratie*
**H. LENOIR,** *Battlestar Botanica*
**Bruno LONCHAMPT,** *Bloc de haine*

## *À découvrir aussi*
## DANS LA COLLECTION EXPRIM'

**Bruno LONCHAMPT,** *Les Évadés du bocal*
**Bruno LONCHAMPT,** *Mon vieux*
**François-Guillaume LORRAIN,** *Le Garçon qui courait*
**Karim MADANI,** *Le « journal infirme » de Clara Muller*
**Karim MADANI,** *Hip-hop connexion*
**Aylin MANÇO,** *Ogresse*
**Aylin MANÇO,** *Les Éblouis*
**Benoît MINVILLE,** *Je suis sa fille*
**Benoît MINVILLE,** *Les Géants*
**Benoît MINVILLE,** *Les Belles Vies*
**Benoît MINVILLE,** *Héros – Livre 1 : Le réveil*
**Benoît MINVILLE,** *Héros – Livre 2 : Générations*
**Benoît MINVILLE,** *Mauvaises Graines*
**Vincent MONDIOT,** *Tifenn : 1. Punk : 0*
**Anne MULPAS,** *La Fille du papillon*
**Lorris MURAIL,** *Rien ni personne*
**Martine POUCHAIN,** *Chevalier B.*
**Martine POUCHAIN,** *Traverser la nuit*
**Martine POUCHAIN,** *La Ballade de Sean Hopper*
**Martine POUCHAIN,** *Zelda la rouge*
**Martine POUCHAIN,** *Dylan Dubois*
**Martine POUCHAIN,** *Gloria*
**Martine POUCHAIN,** *Sous-sol*
**Claire RENAUD,** *Les Quatre Gars*
**Claire RENAUD,** *Une fille de perdue c'est… une fille de perdue*
**Claire RENAUD,** *C'est quand la vraie vie ?*
**Stéphanie RICHARD,** *Jeux jaloux*
**Joanne RICHOUX,** *Marquise*
**Joanne RICHOUX,** *Les Collisions*
**Joanne RICHOUX,** *Toffee Darling*
**Cécile ROUMIGUIÈRE,** *Les Fragiles*
**Insa SANÉ,** *Sarcelles-Dakar*
**Insa SANÉ,** *Daddy est mort (retour à Sarcelles)*
**Insa SANÉ,** *Gueule de bois*
**Insa SANÉ,** *Du plomb dans le crâne*
**Insa SANÉ,** *Tu seras partout chez toi*

## *À découvrir aussi*
## DANS LA COLLECTION EXPRIM'

**Insa SANÉ,** *Les Cancres de Rousseau*
**Anne SCHMAUCH,** *La Sauvageonne*
**Anne SCHMAUCH,** *Gorilla Girl*
**Anne SCHMAUCH,** *A-pop-calypse*
**Edgar SEKLOKA,** *Adulte à présent*
**Edgar SEKLOKA,** *Coffee*
**Jean-François SÉNÉCHAL,** *Imbécile Heureux*
**Sara Émilie SIMONE,** *Tout Ella*
**Julia THÉVENOT,** *Bordeterre*
**Marine VEITH,** *Ceux qui traversent la mer reviennent toujours à pied*
**Marine VEITH,** *Ma part de l'ours*
**Marie VERMANDE-LHERM,** *London Panic !*
**Thibault VERMOT,** *Colorado train*
**Thibault VERMOT,** *Fraternidad*
**Thibault VERMOT,** *La Course dans les nuages*
**Séverine VIDAL,** *Quelqu'un qu'on aime*
**Séverine VIDAL,** *Des astres*
**Vincent VILLEMINOT,** *Samedi 14 novembre*

## *À découvrir aussi*
## DANS LA COLLECTION BEAU & COURT

**Hubert BEN KEMOUN,** *Les Flamboyants*
**Quentin LESEIGNEUR,** *Dix-huit ans, pas trop con*
**Stéphanie RICHARD,** *Tout Ira Bien*
**Julia THÉVENOT,** *Lettre à toi qui m'aimes*

Directeur de publication : Frédéric Lavabre
Collection dirigée par Julia Robert-Thévenot
Conception de couverture : Morgane Flodrops
Composition et mise en pages : Noémie Deslot

© Éditions Sarbacane, 2023

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays. Toute représentation ou reproduction,
intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit
sans l'autorisation écrite de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite.

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse.

Achevé d'imprimer en septembre 2023
sur les presses de l'imprimerie Grafica Veneta S.p.A.
N° d'édition : 0154
Dépôt légal : 2nd semestre 2023
ISBN : 979-10-408-0220-4

*Imprimé en Italie*

## Lucile a un secret.

Enfin, mille secrets accumulés
au fil des années : non, elle n'habite pas
au quatrième étage de ce luxueux immeuble
parisien ; non, ce n'est pas du Moët & Chandon
dans la bouteille ; non, sa mère n'est pas morte ;
non, sa robe n'est pas de haute-couture.

Et parce qu'elle maîtrise l'art
du mensonge à la perfection,
elle va fêter ses quinze ans
avec ses riches amis du lycée,
dans une phénoménale
mise en scène.

## Tout est bordé.
## Ce soir, ce sera elle la star.

editions sarbacane
www.editions-sarbacane.com

979-10-408-0220-4 | 15,00 €

UN LIVRE A LE MÊME PRIX PARTOUT